Directeur : Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 12 — 25 Mars 1962 — Prix : 0,40 NF

Editorial

LE FASCISME EST LA

LE voyez-vous ? Il est là, à côté des morts d'Issy-les-Moulineaux, des pendus et des brûlés d'Alger et d'Oran. Il est là, penché sur le lit de la petite Delphine et de ces deux jeunes filles qu'on a dû amputer l'une d'un bras et à l'autre d'une jambe.

Il est là, menaçant la paix, la liberté, les droits du peuple français, après avoir ravi ceux du peuple italien, du peuple allemand, du peuple espagnol.

Ses hommes sont les mêmes : des mercenaires, des tueurs professionnels, des déclassés, des demi-fous, des fainéants, des fils de famille dévoyés. Derrière cette armée de malheur, il y a toujours les mêmes chefs : des militaires ambitieux; de grands industriels, brassant des affaires qui ont besoin des colonies pour pouvoir prospérer; des individus louches, disposés à tout, à condition de monter dans la hiérarchie sociale : des politiciens, des fonctionnaires, de vieux renards assoiffés d'argent ou de pouvoir.

Tout cela, bien mélangé, donne ce que vous voyez, ce que tous nous voyons : la terreur, la guerre, l'esclavage, les assassinats, l'étouffement de l'esprit de liberté.

Le fascisme est là. Vous voyez déjà sa face hideuse, ses manières brutales, ses desseins sinistres. Peut-être n'y croyiez vous pas : quand on vous parlait de lui, vous disiez toujours : Oh, non, pas en France en tout cas. C'est bon pour l'Italie, pour l'Allemagne, pour l'Espagne, pour ces lointains pays d'Amérique semi-sauvages. Dans la France des Droits de l'Homme, de la Révolution et de la Démocratie avec un grand D, cela n'est pas possible.

Et pourtant, il est là, maintenant. Avec toutes ses méthodes en action. Avec toute sa violence meurtrière. Avec tout son sadisme, son manque absolu de tout escrupule et de tout respect.

Face à lui, il n'y a pas trente-six façons de se défendre, de le combattre. Il n'y en a qu'une : l'action militante de TOUS les amis de la liberté, de TOUTES les forces de la liberté. Cela n'a été, ne peut être fonction d'aucun gouvernement. Cela a été, est et sera fonction des citoyens, des travailleurs, des intellectuels, de tous les hommes et de toutes les femmes qui ne sont pas disposés à se laisser asservir, emprisonner ni tuer.

Le fascisme est là, déguisé, camouflé sous de vagues prétextes patriotiques, sous de vagues formules empruntées au franquisme espagnol, sous le masque déjà traditionnel de l'anticommunisme, qui ne peut tromper personne aujourd'hui.

Qu'il ne passe pas en France, comme il est passé un jour en Italie, en Allemagne, en Espagne, cela dépend de vous, de nous, de tous enfin.

On ne doit pas le laisser passer. Il faut faire face, par tous les moyens, vivant en permanent état d'alerte, si c'est nécessaire, surveillant tous les meneurs de jeu, disposés à tout, même au sacrifice de la vie, pour empêcher le naufrage du fragile édifice social, sauvé encore des eaux troubles d'un lent enlissement vers la réaction.

Tous, des libéraux aux libertaires; tous, ouvriers, étudiants, intellectuels; tous, ceux qui ont besoin de s'épanouir dans la paix et le respect des droits humains; tous, ceux qui détestent l'oppression et la violence; tous, ceux qui tiennent à la dignité et à la vie, tous doivent monter la garde, vigilants, autour de la liberté en danger.

Le fascisme est là. Il faut l'écraser.

AUTOUR D'UN FAIT DIVERS

par A. TARRAGO

Oui, il s'agit bien d'un fait divers, d'un fait banal et sans grande portée, qui passe tout à fait inaperçu aux yeux d'un monde qui, paraît-il, a bien d'autres choses plus captivantes à régler.

Au Pérou, à quelques 150 km de Lima, l'armée a tué une dizaine de paysans indiens au cours d'une bataille rangée qui l'a opposée à plusieurs centaines d'ouvriers agricoles, coupables d'avoir eu l'audace de prendre possession de quatre propriétés et de s'y accrocher pour vivre. Quatre propriétés abandonnées, improductives, où ces paysans indiens affamés avaient osé penser qu'il leur serait possible de travailler pour ne pas mourir de faim.

Mais, que représente la destinée de ces paysans indiens face aux droits sacrés du propriétaire ? Rien. La loi donne tort aux paysans, la terre doit rester improductive, si tel est le bon plaisir du propriétaire et si l'indien ne veut pas s'en aller, s'il est prêt à défendre son droit à la vie, on le tue, et on tourne la page.

Evidemment, une dizaine d'indiens de plus ou de moins, cela ne compte guère. Ni même cent, ni mille. Le décompte quotidien des cadavres est beaucoup plus spectaculaire au Laos, en Algérie, au Viet-Nam ou au Congo. Sans parler des millions de morts de la dernière guerre. Et puis, les accidents d'avion, les tornades, les tremblements de terre et les simples accidents de la route, nous offrent des chiffres qui dépassent largement cette misérable dizaine. Pourquoi donc y faire attention ? Le Pérou est loin, bien trop loin pour y perdre notre temps précieux et ces indiens, tout compte fait, ne sont même pas considérés comme des êtres humains dans leur propre pays.

Eh bien, non ! Quant à moi, je vais m'arrêter à ce fait divers, parce que j'y vois la preuve flagrante de l'injustice d'une société faussée et malfaisante, incapable de faire face à ses devoirs. Voici des hommes qui ont faim ; à côté d'eux, la terre qui peut les faire vivre est abandonnée, mais ils n'ont pas le droit d'y toucher, sans l'accord du propriétaire, d'un autre homme qui vit endormi dans sa richesse et qui peut même se payer le luxe de les laisser mourir, sous couvert des lois qui le protègent. Ces mêmes lois, par contre, n'empêcheront pas les indiens de crever de faim, avec la bénédiction d'un ordre social pourri. Elles ne feront rien pour éviter leur massacre et ne seront utiles que pour éliminer des miséreux dont le seul crime a été de vouloir vivre d'une manière plus digne de l'espèce humaine.

Ce qui est arrivé au Pérou, arrive un peu partout dans le monde, dans les villes comme à la campagne. C'est la loi du plus fort qui a cours et l'injustice qui en découle nous la retrouvons à la terre, au chantier, à l'usine, au bureau, dans chaque acte de notre vie quotidienne. Sa face repoussante nous apparaît lorsque nous voyons des millions d'êtres humains crier leur faim, des millions d'enfants condamnés à une mort prématurée par manque de soins, des hommes s'entretuer sans raisons finalement valables. Elle est visible dans les salaires de misère, dans le manque d'instruction, dans le mensonge constant, dans la fausse démocratie et le faux communisme, dans la richesse insultante des uns et la pauvreté des autres.

C'est pourquoi la mort de cette dizaine de paysans indiens, tout en n'étant qu'un épisode minuscule, est un symbole qui vient s'ajouter à la chaîne effroyable d'injustices dans laquelle nous sommes plongés et qui, toujours, transforment la vie d'une partie de l'humanité en un véritable calvaire.

Pour notre malheur, nous faisons partie d'un monde dont les dirigeants oublient le cancer pour ne penser qu'à la bombe et qui tournent le dos aux malheurs de la

(Suite en page 2.)

COMITE DE DEFENSE DEMOCRATIQUE ET REPUBLICAINE ANTI-O.A.S. DE LA HTE-GARONNE

Le Comité de Défense Démocratique et Républicaine anti-O.A.S. de la Haute-Garonne, réuni le mercredi 14 mars 1962, a dopté à l'unanimité la résolution suivante :

« Le Comité salue avec satisfaction les négociations en cours d'Evian, en vue de l'aboutissement de la proclamation du cessez-le-feu en Algérie.

« Il renouvelle le souhait que la signature du cessez-le-feu soit la conséquence immédiate de la Paix, entre les deux communautés vivant sur le sol Algérien.

« Le Comité attend avec impatience l'heureuse proclamation de l'accord France-G.P.R.A. sur l'arrêt des combats qui depuis sept ans ensanglantent l'Algérie.

« Mais le cessez-le-feu ne peut pas être la Paix.

« L'O.A.S. dont l'objectif essentiel demeure l'instauration du fascisme en France, continuera en Algérie et en Métropole, sa néfaste action terroriste. Face à ce danger, seule l'action des masses populaires est capable de briser l'action fasciste de l'O.A.S.

« Le Comité invite, donc, tous les Républicains et les démocrates à rester vigilants et prêts à riposter vigoureusement contre l'action criminelle de l'O.A.S.

« Le Comité s'incline devant les victimes de l'odieux attentat d'Issy-les-Moulineaux, en réclamant le juste châtiment des coupables. »

Parti radical et radical-socialiste. — C.G.T. Force Ouvrière. — Confédération Nationale du Travail (C.N.T.). — Mouvement Républicain Populaire (M.R.P.). — Jeunes du Mouvement Républicain Populaire. — Equipe Européenne Internationale. — Union démocratique et socialiste de la Résistance (U.D.S.R.). — Confédération Générale de l'Agriculture (C.G.A.). — Ligue Internationale contre l'Antisémitisme (LI.C.A.). — Gauche Européenne). — Union des Sports Travaillistes. — Foyers « Léo-Lagrange ». — Jeunesses et Etudiants Socialistes. — Parti Socialiste S.F.I.O.

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

GENEVE

TENSION AU B.I.T.
LES REVENDICATIONS N'ETANT PAS SATISFAITES

Nous apprenons que les revendications des fonctionnaires du B.I.T. qui se sont mis en grève jeudi n'ont pas été satisfaites. La décision de renvoyer l'affaire au mois de mai a été maintenue. Un vif mécontentement règne tout particulièrement chez les fonctionnaires subalternes (en cause). La grève pourrait reprendre lundi.

Ça, c'est formidable ! Les employés du Bureau International du Travail, sommet de l'organisation ouvrière, en grève. Quels sont ici les patrons ?

LES CAUSES DU CONFLIT

1. — L'existence de différentes catégories d'employés-;

2. — La difficulté d'augmenter les salaires au B.I.T. sans accord préalable avec les autres organisations ;

3. — La relation à maintenir entre salaires « genevois » et « internationaux ».

Qui arbitrera ce conflit ?

— C'est une honte — a dit une secrétaire d'un certain âge — nous donnons un mauvais exemple et Albert Thomas doit se retourner dans sa tombe !

Après cela et la révocation de M. Rouve, on se demande vraiment dans quel monde nous vivons !

⁂

Des moines dans la maffia

QUATRE PERES CAPUCINS SICILIENS ETAIENT DEVENUS... DES « RACKETTERS »

De mieux en mieux ! Après les fonctionnaires de l'O.I.T. en grève, les moines gangsters.

Rêvons-nous ?

⁂

APRES L'EAU, LA CORDE ET LE COUTEAU, LE DESESPERE ESSAYE LE COURANT DE 25.000 VOLTS : IL N'EST PAS MORT

Reims, 12 mars (dépêche « France-soir »). — Pour la septième fois, la mort n'a pas voulu d'André Melnyk, 48 ans, ouvrier spécialisé, demeurant à Carrignan (Ardennes).

Acharné à mourir, André Melnyk a enjambé le garde-fou du pont supérieur de Carrignan surplombant la voie ferrée électrifiée à 25.000 volts et s'est laissé tomber sur le caténaire dans l'espoir d'être électrocuté. Arrêté dans sa chute par le tablier protecteur en toile métallique, il ne fut que brulé à la jambe. Il chercha alors à se jeter sur la voie ferrée, mais il manqua son coup et se blessa grièvement à la tête.

Trois fois auparavant, André Melnyk avait tenté de se noyer. Repêché, il s'était fait hara-giri avec

(Suite en page 2.)

— La Conférence du désarmement, je vous prie.

COMMENTAIRES

DE REDACCION

Alrededor del Segundo Congreso Sindical

LAS sesiones de este segundo Congreso, al parecer, no han sido tan apacibles y triunfales como las del primero. Parece que incluso, en algunos momentos, los delegados perdieron los estribos y se interrumpieron a gritos y a denuestos.

Desde luego, el señor Solís Ruiz sacó partido de la situación, haciendo hincapié, ante los «observadores» extranjeros — entre ellos hay una delegación laborista, presidida por el inefable Ness Edwards — no confundir con Bob Edwards, también laborista — de la «libertad» y de la «independencia» reinante en la Organización sindical.

Nadie aludió para nada al reciente destituído Jiménez Torres, ex-Secretario General de la Organización Sindical, pero éste, en el segundo Congreso, como José Antonio, puede ser llamado «el Ausente». Ausente, pero presente, a través de la posición mantenida por los ponentes de la primera propuesta de reestructuración sindical (Pío Cabanillas, Emilio Romero, director de «Pueblo», y Chozas) en la que se pretendía nada menos que la Organización sindical se convirtiese en una Confederación Nacional de Sindicatos, comprendiendo dos asociaciones separadas: una de obreros y otra de patronos, siendo los directivos «libremente designados».

¡Vade retro! A impedir tal desatino, falangistamente hablando, volaron los de la vieja guardia, con Fernández Cuesta a la cabeza. Y echaron abajo el dictamen, por 83 votos contra 73, lo que ya es apreciable y lo que demuestra que lo que se ha dado en llamar neo-falangismo va ganando posiciones.

Solís Ruiz actuó de árbitro, dando una de cal y otra de arena. Si bien coincide con los tradicionalistas — Mateu de Ros, Fernández Cuesta, Torras, Reyes, De Las Peñas, etc — en considerar que es peligroso modificar las estructuras y dejar al albur de las votaciones la dirección del movimiento, por otra parte no quiere ponerse en frente de los jóvenes, de los llamados «sindicalistas», que tienden a modernizar los Sindicatos y a hacerlos compatibles con la O.I.T., el Mercado Común y todas las nuevas necesidades a que la situación internacional y las dificultades nacionales abocan a la España de Franco.

El Caudillo, en su discurso de clausura, repitió los lugares comunes habituales, haciendo recalcar — ¡al hombre no le falta humor! — que era ofender a los españoles suponer que España vivía bajo dictadura, por cuanto el hombre español jamás se dejará someter por ninguna.

Se esforzó en hacer pasar la mercancía de la democracia orgánica y tomó como testigos a los «observadores» de lo que eran las prácticas sindicales en España.

Estos «observadores», entre los que se cuentan algunos periodistas de esos que, como Jean Creach, sirven fielmente los intereses franquistas, apesar de vestirse con ropajes diversos, contribuyen a fortalecer la posición de la vieja guardia, señalando lo que son tácticas comunistas en los Sindicatos. Según estos «observadores», los comunistas alientan, ayudan y designan para cargos de elección de base — los enlaces sindicales — a todos los falangistas descontentos. De esto a decir que los llamados «sindicalistas» — Jiménez Torres, Romero, etc. — son piezas movidas por los comunistas, no hay más que un paso que darán, sin duda alguna, en momento oportuno, los Fernández Cuesta y compañía y el propio Franco, cuando le convenga.

Algo, sin embargo, queda evidenciado. Que hay mar de fondo en el seno de los sindicatos y de la Falange. Que hay una corriente nueva, más inquieta y probablemente más inteligente, que pretende integrarse al futuro, creando nuevas estructuras y dando a la Organización sindical características compatibles con lo que pueda venir mañana. Es, aunque no lo parezca, una actitud defensiva y ofensiva, frente a la doble acción comunista y demo-cristiana — los que aparecen como invitados nuevos en el panorama obrero — y de lo que se ha dado en llamar organizaciones clásicas : C.N.T. y U.G.T.

Que los comunistas tienden a infiltrarse en la organización sindical y que tenderán luego a conservarla, esto es evidente. Por el momento, estamos en la primera etapa. La organización sindical única es hoy un doble objetivo a mantener, por los falangistas, los viejos y los nuevos, y por los comunistas, a los que les interesa una central obrera. Como la U.G.T. y la C.N.T. las tienen perdidas, el mantenimiento de lo que ya existe, les vendría como anillo al dedo a la caída de Franco.

He aquí problemas y perspectivas, que la C. N. T. debería estudiar y analizar cuidadosamente, preparándose para las luchas a venir, en un terreno que es precisamente el nuestro. Aquel en el que no podemos ni debemos ser batidos.

«QUINET» y la sin par Julieta

El compañero Carmona Blanco está en lo cierto, cuando, comentando el libro, «Quinet», en el que fué «Suplemento Literario de Solidaridad Obrera», de París, dice qeu Felipe Alaiz, su autor, era un novelista que se anticipó treinta años a su tiempo. Aseveración ésta contraria a la opinión que les mereciera a los críticos la obra en cuestión, al ser publicada por primera vez en 1924.

También creemos que no se equivoca, cuando el mismo Carmona Blanco, en su comentario, califica a «Quinet» de «anti-novela». Por lo que nos atrevemos a decir que a Felipe Aláiz le ocurrió como al Manco de Lepanto. Este, para combatir los libros de caballería, escribió uno del mismo género. Que resultó ser el más trascendente e inmortal de todos, y el que alcanzó la posteridad con el nombre «El Ingenioso Hidalgo Don Quijote de la Mancha». Felipe Aláiz, para demostrar su repudio contra las cursis novelas amorosas y de contrata, que «nada dicen a los enamorados, ni los enamorados nada dicen en ellas», escribió en las últimas cuarenta páginas de «Quinet», una novela de amor, la más apasionada y más profundamente idealizada que hemos leído. Una novela a imagen y semejanza de la vida y pensamiento de su autor, Felipe Aláiz, y que sólo él sabría escribirla. Se goza leyéndola. Sobre todo cuando describe la belleza y cualidades de su protagonista, la sin par Julieta y la concepción del amor que ésta, a «Quinet», le inspira. No pareciéndole a éste, ni «envolvente ni pérfido».

Tampoco lo cree «pretexto de novela», ni «gloria», ni «felicidad», ni «materialismo», ni configuración». «El amor es una cosa, dice «Quinet», privada y distinta para cada ser». «El amor es la selección privada de dos». «El amor libre no necesita esperar su proclamación para estar en vigor». «Las mujeres, como los hombres capaces de ser libres, lo son». Por más que se hable de imperativos económicos y de rampas odiosas por la que hay que bajar forzosamente, según el parecer y el lagrimeo de los moralizadores, tanto anarquistas como cristianos».

Todas estas consideraciones se las hace «Quinet», pensando en la sin par Julieta, y antes, claro está, que ella le dijera tenía un hijo. Noticia que deja al «aprendiz de mirar», en peligro de naufragio. Y como el filósofo no aprendió a nadar, debió la sin par Julieta indicarle el salvavidas del tranvía.

«¡Oh, inutilidad del aprendizaje de mirar!» «¡Qué lecciones se aprenden mirando que puedan servir para adoptar una posición de nadador?» Ninguna por cierto, al no ser la de tomar el tranvía sin aliento y herido en su amor propio, por el «pecado original», nada menos. Dejando la supuesta «pecadora» en medio de la calle un poco dolorida, pero, sonriente, al ver como el tranvía actúa de salvavidas del hombre que quiso poner a prueba. Pues el hijo de la sin par Julieta resulta ser un muñeco de cartón, que la más delicada e inteligente de las protagonistas, inventa para conocer el alma y sensibilidad de su pretendiente, «Quinet», y saber hasta qué punto era sincero y desinteresado su amor.

Resultando ser, como el de casi todos los hombres que se van en busca del amor forzado y corrupto de las Rosaritos y dejan abandonado, el puro, el creador de las Julietas, cuyas enardecidas y sonrosadas carnes sedientas, llenas de ardientes deseos, sólo dejan satisfechas, el aire del campo y el agua de las fuentes. Porque el amor de los «Romeos» para ellas no cuenta. Es «envolvente y pérfido», como hecho de novelas de intrigas.

M. TEMBLADOR.

AUTOUR d'un fait divers

(Suite de la page 1.)

terre, pour entreprendre la conquête de la lune ; nous vivons dans un univers où la valeur des choses est faussée, au point de voir la richesse s'accumuler sans profit et des êtres humains mourir dans la pire des indigences. Notre monde, ce monde des conquérants, de la science et du progrès, n'est qu'un masque qui cache les horreurs d'une vie qui pourrait être pour chacun un passage de bonheur et qui n'est, pour beaucoup, qu'une triste et sordide tragédie.

Une douzaine de paysans indiens ont été tués au Pérou, parce qu'ils ne voulaient pas mourir de faim. Et d'autres hommes, un peu partout, sont immolés pour éviter que chacun d'entre nous ait sa place au soleil. Mais par la force des choses, parce que l'homme pense, agit, travaille avec acharnement pour améliorer son sort, rien ne pourra empêcher que l'injustice cesse. Il y aura encore d'autres indiens, il y aura encore d'autres crimes, mais le jour viendra où l'effort collectif des hommes de bonne volonté ouvrira les portes, toutes grandes, au bien-être de l'humanité.

Et dans cette lutte constante, dans le chemin qui trace et doit nous offrir le véritable progrès, nous y avons tous une place de choix : celle qui est réservée aux hommes qui souhaitent, de tout leur cœur, un monde meilleur.

Paris, mars 1962.

A. TARRAGO.

COLOQUIO sobre España

El domingo, 28 de enero pasado, por causas ajenas a nuestra voluntad y a la del conferenciante, Donato Felayo, no se pudo celebrar la Conferencia que teníamos anunciada en Montpellier, pues dicho compañero, residente en Decazeville, donde viven sus familiares, debido a los acontecimientos de aquella cuenca minera, conocidos por todos, tuvo que desplazarse el sábado por la mañana con los representantes de F. O., lo que le imposibilitó estar aquí a la hora señalada.

A la hora de la Conferencia, nos encontramos con el local lleno de compañeros y simpatizantes de los dos sexos, ante el «impasse» en que nos encontramos, para no dejar marchar a todos sin ninguna satisfacción, el Comité local decidió aprovechar la concurrencia, y encontrándose presentes los compañeros de la Comisión de Alianza Sindical C.N.T.-U.G.T.-S.T.V., de común acuerdo organizamos una Charla en nombre de la misma, y después que el Secretario de la F. L. expuso las excusas al público por la ausencia del conferenciante y presentando acto seguido a los compañeros de la Alianza en la mesa, dió la palabra al compañero López Cordón, el que dirigió unas frases a los asistentes destacando la importancia de la Alianza Sindical en España en los problemas de la España actual y subrayando el papel que nuestra Alianza ha de jugar en el futuro de la nación.

«La misión de la Alianza Sindical en España — dijo el compañero Cordón — es destruir para siempre el fichero de calamidades de nuestro país. Es necesario que la Alianza Sindical arranque del poder una verdadera reforma agraria, que consiga para los trabajadores los instrumentos de trabajo indispensables para que éstos puedan garantizar un buen rendimiento. Pero ante todo es preciso garantizar al obrero la alimentación suficiente y la educación de sus hijos. La Alianza Sindical ha de tener por fin el logro de la emancipación total del pueblo español, que tiene derecho a disfrutar del progreso social como cualquier otro pueblo. La libertad y la justicia social son nuestros primeros objetivos. Tengamos confianza en la Alianza Sindical — terminó el orador — teniéndola en nosotros mismos; en ella se sienten ya dignamente representados todos los hombres libres de España. Vayamos, pues, a conquistar juntos las ideas de alta justicia que escribieron los fundadores de nuestras dos organizaciones sindicales».

La charla del compañero Cordón fué seguida de un debate dirigido por el compañero Fortea. Intervinieron en él varios compañeros quienes se esforzaron por aclarar los diversos problemas que el presente y el porvenir de España plantea.

Hacemos votos por que se repitan estas charlas, muy útiles a nuestro entender, para ampliar nuestra mutua comprensión y para avivar la conciencia de lo fundamental de nuestros fines.

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

(Suite de la page 1.)

un couteau. Sauvé encore, il s'était pendu à son retour de l'hôpital, mais la corde avait cassé.

Et pourquoi n'envoie-t-on pas ce partisan acharné du suicide en mission spéciale de « barbouze » en Algérie ? Là, il serait certain de ne pas manquer sa mort.

⁂

DISCOURS DU GENERAL FRANCO DEVANT LES SYNDICALISTES ESPAGNOLS :

« Nous sommes des incompris »

Quelle tristesse !

⁂

MITRAILLEUSES ANTIAERIENNES A « LA BOISSERIE »

Un dispositif spécial de sécurité a été établi à Colombey.

Quatre mitrailleuse antiaériennes ont été installées dans les bois entourant la propriété du général de Gaulle, « La Boisserie ».

Deux cent cinquante gendarmes sont venus renforcer, hier, les effectifs déjà stationnés à Colombey. Les routes sont sévèrement contrôlées.

La proximité d'un grand homme, qui est aussi un homme grand, devient maintenant très embêtante.

⁂

A Marennes (Char.-Mar.)

JEAN-CLAUDE (7 ANS) SE TUE EN JOUANT AVEC UNE GRENADE

La Rochelle, 10 mars (dépêche « France-soir »). — *Jean-Claude Forler, 7 ans, fils d'un facteur de Marennes (Charente-Maritime), a été tué par l'explosion d'une grenade. L'engin avait été rapporté d'Algérie par un des frères de la jeune victime.*

Il parait que les grenades sont aujourd'hui les jouets à la mode.

⁂

UN OUVRIER ELECTROCUTE A VIC-FEZENSAC

Auch (C.P.). — Hier matin, vers 7 heures, M. Olivier Féraud, 44 ans, ouvrier électricien à Vic-Fezensac, occupé au dépannage d'une soudeuse électrique, a été électrocuté par une décharge de 6.000 volts.

Immédiatement alertés, les pompiers pratiquèrent, pendant plus de deux heures, la respiration artificielle. Malgré tous leurs efforts, ils ne purent ramener à la vie la malheureuse victime qui laisse une veuve et quatre enfants.

Il n'aura pas quand même des obsèques nationales.

⁂

UN SEPTUAGENAIRE VICTIME DU FROID

Carhaix. — *Le froid a fait une victime à Saint-Martin-des-Prés (Finistère), où le cordonnier, M. Mathurin Lucas, 78 ans, a été trouvé mort dans la maison où il vivait seul.*

Il gelait depuis plusieurs jours dans la région, mais le vieillard n'avait pas allumé de feu.

Avec ce qu'il touchait comme allocation vieillesse, il ne pouvait s'acheter du charbon.

Les députés, eux, le peuvent.

REPORTAGES

XVIII - CHINA, hoy

Por Víctor GARCIA

Aparte Tokyo, que ha pasado ha ser la ciudad más poblada del mundo, Shanghai lo es de todo el continente asiático, superando a la propia Calcuta, que cuenta, sin embargo, con 6 millones de habitantes. La población de Shanghai alcanza a los siete millones, con una exagerada tendencia a aumentar su población, debido a la atracción que ejerce sobre el campo su red de industrias y manufacturas. Hay cerca de 20.000 establecimientos industriales, grandes y pequeños y el número de obreros ocupados en estos establecimientos va más allá del millón. Aparte, existe un enorme núcleo artesanal, agrupado en el seno de cooperativas y comunas, cuyo número se hace difícil de precisar por las características domésticas que muchas veces presentan. La producción es tan heterogénea, que se estima que en Shanghai se fabrican y se confeccionan más de 6.000 productos diferentes.

⁂

Shanghai no puede ofrecer un «currículum vitae» tan extenso como Nanking, Cantón o Peking. Es una ciudad sin pasado y sus habitantes prefieren ubicarse en una actitud progresista, en lugar de explotar cualquier atisbo descollante del pretérito. Son los *Sao Paulistas* del Oriente y al igual que los habitantes de la dinámica ciudad brasileña, son esclavos de una reputación de actividad, energía y progreso, que no pueden abandonar, ni aún queriendo.

También como Sao Paulo, Shanghai está poseído del complejo de la superioridad. *La mayor ciudad de China, el mayor puerto del Extremo Oriente, el mayor centro industrial chino.* No admite ni que Peking le haga sombra y cuando se dispone a construir el Palacio de la Amistad Chino-Soviética, como es obligación de todas las ciudades chinas, erige un mastodonte de concreto que coloca sobre 40.000 metros cuadrados de la estratégica arteria de Yen An Chung, dejando enano al que Peking erigió al noroeste de la capital.

Lo que fuera la *Concesión* y el *Settlement* ha perdido, como era de suponer, su sello de zona prohibitiva. El Jockey Club, con un hipódromo para uso exclusivo del extranjero, ha sido convertido en un gran parque y sus dependencias en biblioteca y museo. Son 60 mil metros cuadrados enclavados en el perfecto centro de la ciudad que, como pulmón enorme, invita a solazarse y a escapar de todos los apretajados edificios que lo circundan.

Cerca del parque, se alza el mayor almacén de Shanghai, con cuatro pisos y considerables superficies. En contraste con el local de la Exposición de los Productos de Shanghai, en la que el visitante se lleva una impresión de exuberancia y de sobre producción, los almacenes dedicados al público ciudadano, igual que los visitados en las otras ciudades chinas, ofrecen el aspecto contrario. Las vitrinas están muy distanciadas entre si y fuera de ellas no se ven productos, como es el caso en Europa, en América, en el Japón y en todas partes, donde siempre hay menos espacio que el necesario para exhibir la mercancía. Las propias vitrinas exhiben los productos muy separados y siempre resalta la falta de productos de uso doméstico. El público es muy numeroso, pero no compra. Va a los almacenes en busca del espectáculo y de la muchedumbre. Hay una escalera automática que no funciona. Quiero comprar película para mi Contax y tampoco la encuentro.

LA MAS FEBRIL DE LAS CIUDADES

El chino es más amante del teatro que del cine. Al revés de lo que ocurre en nuestro hemisferio, en China hay más público para las tablas que para el celuloide. En Shanghai existen 75 teatros y solamente 43 salas de cine. En el antiguo canódromo, que ha pasado a ser un gimnasio y un auditorio, con capacidad para 10.000 personas, se está representando, desde hace dos semanas, «La Larga Marcha», la célebre pieza de Mao Tsé Tung y sus hombres. Hay una gran hilera de muchachos y muchachas esperando conseguir entrada para la sesión de la noche. En la ciudad se representan óperas de varias provincias, la de Yangkhow, la de Anhui, la de Shaohsing, la de Peking y la de Shanghai. Las salas están siempre llenas y la vida nocturna demuestra ser activa, mucho más activa que la de Peking.

Las visitas a los centros de producción incluirán la fábrica de plumas fuentes, «Hua Fu Chin Pi» que ya he tenido ocasión de mencionar en el capítulo anterior, y la «Shanghai Ishi T'o Ka Ha Tso Tsé» (Cooperativa de Shanghai de los artesanos de Jade). Es una repetición de la visita efectuada en Peking a los tallistas de marfil de Chien Men. El mismo proceso de reagrupamiento, que empieza en 1955, con 134 artesanos, para ir aumentando paulatinamente y doblar el número. Una escala de salarios de siete peldaños retribuye a los artesanos, obreros y aprendices, según sus méritos. Como es de lógica, el destajo se ha descartado entre los tallistas de un material mucho más precioso que el marfil, donde la precipitación puede significar la pérdida de un hermoso pedazo de jade. El artesano competente puede ganar hasta 98.50 yuanes mensuales mientras que el salario mínimo alcanza a 45.50 yuanes. Hay trabajadores dedicados a la talla de marfil también, los cuales tienen la posibilidad, la mayoría de las veces, de escoger el tema y el diseño de su obra. Con el jade, y debido al gran valor de esta piedra, la limitación artística es evidente. Hay una sección de diseño, que es la que pesa, mide, valúa y estudia la figura que habrá que darle a la materia prima. El artista deberá supeditarse a las instrucciones del diseñista.

Se trata de sacrificar la inspiración artística en beneficio de una dirección emanada de un grupo que es el que decide los temas, independientemente de los impulsos artísticos del tallista, que tiene que renunciar definitivamente al rango de artista, para ser un buen tallista artesano.

Desde Estados Unidos

LOS ADELANTOS DEL DIA

El mundo marcha a una velocidad espantosa. De su ingeniosa verticidad, puede quedar para siempre eclipsado el cielo. Parte de los oculares testigos de hoy, serán los testigos del mañana, del incierto mañana, si la sociedad logra zambullirse de la tragedia de que se vé constantemente amenazada. Yo no sé si somos nosotros, o los científicos, los que deliramos.

Hay razón para todo, menos para no estar despierto. Cada mañana, es un día que pasa, la noche es empujada por el crepúsculo de la ciencia y la imaginación del hombre. La naturaleza no significa nada, el hombre la tiene dominada, o sueña con dominarla. Y el mundo se emborracha con pródigas y exaltadas esperanzas.

Toca embriagarse hoy al pueblo americano, como el pueblo ruso se embriagó ayer, y sigue aun durmiendo la borrachera. Washington o Moscu; John H. Glenn o Yuri Gagarín, ese es el dilema, eso es lo que se disputa. No hay sinceridad en esta competencia, como nunca la hubo en los llamados representantes de pueblos. Los dos presumen de ser los únicos, los primeros, los perfectos. No hay cooperación mútua, sincera y honesta.

Cooperan, sin admitirlo, en la maldad, en la conspiración, en el espionaje. El canje de espías recientemente efectuado entre los dos países, es el caso. La respuesta más adecuada.

Se disputan el triunfo de esta aventura orbital, al cual, me parece, los americanos llegaron tarde. Los rusos hacen alarde del triunfo astronáutico, 17 vueltas alrededor del mundo en un solo vuelo. Mientras los americanos solo 3 vueltas, hasta la fecha pudieron hacer.

Los rusos hablan con inusitado orgullo del astronauta Yuri Gagarín, y dicen muy poco de Alexis Ledovsky, Terenty Shiborin, Andrei Mitkov y alguno otro más que, en el mismo intento de experimentación orbital, salieron para no volver más. Unos hechos trizas en el aire por la explosión del defectuoso aparato que el gobierno les entregó; otros, darían vueltas al mundo, o las estarán dando aun, por falta del mecanismo control que la ciencia a fuerza de estudios e investigaciones, ha podido últimamente localizar, y ponerlo prácticamente en uso para dar el triunfo que se celebra tan patrióticamente hoy. De las víctimas, de los que dieron sus vidas en aras de la ciencia, de la humanidad y del saber, ya no se habla más.

Los nombres de John Glenn y Yuri Gagarín, que arriesgaron sus vidas en esta aventura en bien de la humanidad, pronto quedarán olvidados e ignorados, como quedaron la gran lista de hombres que contribuyeron en una forma u otra a formar una civilización con todos los adelantos y beneficios que disfrutamos hoy. Inquietante porvenir. Cuántas cosas buenas puede traer; cuántas malas nos puede causar. Una vela encendida en la oscuridad, nos enseña el camino a donde queremos ir. La misma vela, en manos de quien no la sabe usar, o la usa mal, puede resultar un Troya, o un Guernica, besada por las llamas y el afán destructor. Se dice, que las lágrimas son el lenguaje que expresa fielmente el dolor. Por eso tantas lágrimas, porque hay mucho dolor, siendo la única manera que hasta la fecha el ser humano, aunque malamente, con lágrimas se pudo expresar. ¿Cuando, cuando llegará el día que esta pobre humanidad se pueda expresar libremente e intervenir justamente en las decisiones de la vida y al destino de su porvenir?

Ahora, a comerciar con esta nueva idea, este nuevo adelanto, que el valor de estos hombres nos acaban de proporcionar. Nada en beneficio de todos, sólo un grupo legalmente establecido y amparado por la ley se enriquecerá más y más, dejando así a sus herederos el privilegio del control de dominio y el inmaculado derecho, concedido por la ley, a continuar el sistema de explotación, aprovechándose del sacrificio y las ideas de los demás.

Del cable tendido en el mar Atlántico, que puso a corta distancia el sistema de comunicación continental, ¿cuántos pobres se sirven o se benefician de él? El Teléfono, por ejemplo, tan popularizado ya, es muy probable que, por falta de estadísticas a mano para calcular, sólo un 25 % de la población en todo el mundo, se beneficie y pueda hacer uso de él. Colón y Lindberg, un navegante, y el otro aviador; jamás se imaginaron los ricos que iban hacer con su determinado valor. Y pensar que un rico, no es rico explotando solamente a un pobre, así que, para hacer un rico con sus adelantos, ¿cuántos pobres tuvieron que hacer? La gente adinerada, pronto, muy pronto, cuando la cápsula astronáutica que dió nombre a John H. Glenn, llegue a su máxima perfección, los ricos se transportarán a cualquier rincón del mundo con su damisela, o la de otro, con la misma facilidad que nos transportamos hoy de un barrio a otro de la ciudad.

A. SARIEGO.

Comite Pro-Presos de Estados Unidos

La iniciativa de constituir un Comité Pro-Presos, en Nueva York, fué acogida con rebosante entusiasmo a través del país, como necesidad sentida para ayudar directamente a las víctimas del franquismo, que en las ergástulas de España, consumen sus vidas privados de la libertad.

El espontáneo éxito, apenas iniciada nuestra tarea, sobrepasa toda expectativa; lo que demuestra el equívoco de un pensamiento que nos inquietaba. Apesarados profundamente al contemplar el panorama mundial ante la indiferencia y el letargo del hombre que se amilana, deshumanizando sus sentimientos ante los preparativos letales que en corto plazo pueden lanzarlo al suicidio colectivo, no contábamos existiera ya en él la noción de solidaridad, que lo interesara en los problemas de los que gimen tras las rejas, allá lejos, en un país cuyos gobernantes desconocen la más elemental noción de derechos humanos. Pero no fué así. Todo era fantasía como lo demuestra la numerosa correspondencia y los donativos generosos, que nos llegan destinados para la causa de los presos; facilitando en pocos días el envío de una remesa de ayuda.

Esta espontánea acción solidaria fortalece nuestro ánimo, impulsándonos a perseverar en la labor emprendida, ante el comprobante inequívoco de que aun quedan nobles conciencias y sanos sentimientos en aquellas mentes que no fueron atrofiadas por la avaricia y el ciego afán de riqueza: Ni pervertidos por los vicios. Esos sentimientos sanos capaces de sentir y practicar la solidaridad humana, surgen a la superficie en el recio carácter de los hombres incorruptibles, que saben despreciar los atractivos que ofrecen las relumbrantes comodidades, que con su brillo envilecen; excitando la tentación de opulencia y posesión, que conduce al vicio y la ruina.

No podemos ocultar nuestro entusiasmo ante la aceptación general de nuestra modesta iniciativa, que unos llaman «generosa»; otros «magnífica»; y «estupenda», otros. «Macanuda», nos dijo un cubano con alegría.

Estamos especialmente agradecidos de la cooperación aportada por nuestros compañeros de lengua italiana, que a su vez, sufrieron en carne propia el flagelo implacable del fascismo cruel y bárbaro.

Este reducida espacio nos impide hacer público comunicaciones verdaderamente conmovedoras. Tomamos una, representativa de muchas otras, que dice así: «Soy un anciano incapacitado para el trabajo, mas sin embargo quiero repartir mi pan con las víctimas de la opresión franquista. Espero sabréis interpretar mi sentir...». El donativo que nos remite este noble anciano, así como otros del mismo tono tienen un valor incalculable en el análisis frente a las vicisitudes en el declive de la vida, donde el hombre persevera, como queriendo demostrar a los pusilámines, que aun más allá del sufrimiento hay siempre vida.

Correspondencia y donativos: J. Martinez, P. O. Box 1, Cooper Station, Nueva York, 3, N. Y. (U.S.A.).

EL GOBIERNO de la Republica Espa ola

PARIS (OPE). — Ha quedado formado el Gobierno de la República Española con arreglo a la siguiente lista ministerial. Presidente, don Claudio Sánchez Albornoz; Negocios Extranjeros: don Fernando Valera; Justicia e Información, don José Maldonado; Emigración e Interior, don Julio Just; Ministros sin cartera: don Félix Gordón Ordax, don Emilio Herrera y don José Carner.

Después de constituido, el Gobierno ha hecho pública la siguiente nota :

«El Gobierno que acaba de constituirse aspira a completarse con la colaboración de personas destacadas pertenecientes a diversas organizaciones políticas de carácter nacional y regional que existen dentro y fuera de España y con la cooperación, además, de los elementos pertenecientes a las nuevas generaciones.

«El Gobierno va a publicar una declaración ministerial en la que, fiel a los principios de la democracia republicana, se designa la misión de centrar su interés en el propósito de ofrecer a los españoles, a todos los españoles, la posibilidad de sustituir el actual régimen de dictadura por otro emanado de la voluntad del pueblo, libremente expresada como único medio de establecer sobre bases sólidas unas instituciones que permitan la convivencia y la paz civil para que España pueda seguir desempeñando en el mundo el papel que históricamente le corresponde. »

DATOS PARA LA HISTORIA

Habiendo afirmado el diario comunista francés «L'Humanité» y el volante en español «Mundo Obrero», que Dolores Ibarruri era, muerto el señor Martínez Barrios, Presidente posible de la República, por ser segunda Vice-Presidente de las Cortes, hemos procurado documentarnos al respecto.

En la colección de «Solidaridad Obrera», de Barcelona, y en el número correspondiente al día 17 de marzo de 1936, encontramos la siguiente información, que reproducimos:

«El día 15 de marzo celebraron las Cortes su sesión preparatoria, en la que tuvo lugar el primer incidente de la legislatura. Por ser el primer diputado que presentó su acta al Congreso, le correspondió presidirla al líder socialista Largo Caballero, quien cedió su puesto a la Mesa de edad, que presidió el diputado monárquico por Cádiz, Carranza. Cuando se levantaba la sesión, las izquierdas le dijeron que diera un viva a la República, respondiendo Carranza: «No me da la gana», frase que dió lugar a un gran tumulto, que acabó con vivas al régimen y cantándose «La Internacional» por socialistas y comunistas.

«El día 16 se celebraba la elección de la Mesa de las Cortes, proclamándose los siguientes. Presidente: Diego Martínez Barrios (366 votos). Obtuvieron votos Bolívar (2) y Sánchez Albornoz (1). Vicepresidentes: Jiménez de Asúa, socialista (249 votos); Sánchez Albornoz, I. R. (204);, Casanueva, C.E.D.A. (130); Rosado Gil, centrista (90); Dolores Ibarruri, comunista (20). Secretarios: González y Fernández de la Bandera, Unión Republicana (208); Rodolfo Llopis, socialista (202); Madariaga (C.E.D.A. (158) y Trabal. Esquerra Republicana de Cataluña (145)».

He aquí algunos datos interesantes para aquellos a quienes preocupan las cuestiones de juricidad representativa.

COLLABORATION

DEL TOPICO A LA REALIDAD

Sé, o me parece saber — ¡cualquiera asegura respecto a las opiniones de nuestro conjunto! — que muchos compañeros, al leer en mi anterior escrito que una de nuestras preocupaciones ha de ser el exigir el pleno empleo del campesinado y el derecho a la posesión de una parcela de apoyo a la olla, sonreirán conmiserativos por mi reducida aspiración reivindicativa y, los más eruditos de entre ellos, apuntarán ideas sobre la cooperación o mancomunación de bienes y fuerzas a efectos de trabajo y consumo. El argumento, en nuestro ambiente, sera acogido con simpatía, pues que «se non e vero e bene trovato», ya que concuerda con uno de nuestros tópicos más manidos.

¿Dije tópico? Sí; he dicho que es tópico eso de la mancomunación. Estamos aquí, en el exilio, en nuestro conjunto, una selección de los componentes del Movimiento Libertario. Somos, mal que bien, los teóricos de la mancomunación esa; hemos tenido, y aun tenemos, oportunidad de mancomunar bienes y haciendas —los hay que la poseen, los hay— y, ¿cuántos son los que mancomunaron? Y no personalicemos, quiero decir que no señalemos casos precisos, pero nos consta que algunos que trataron de unirse en ese aspecto, llevados por la euforia de nuestras campañas colectivistas, terminaron como el rosario de la aurora.

Así, pues, se me dirá, ¿es falsa nuestra teoría? No; yo no creo que sea falsa. Lo que sucede es que hemos olvidado, o lo simulamos muy bien, que en la base de nuestros principios está el que no es posible la revolución aislada, o sea, las revolucioncitas de andar por casa. Nuestro empeño en mantener Aymare es una aberración, pues que si hubiese dado el resultado que algunos compañeros soñaban daría, caían por tierra nuestros principios revolucionarios. ¿A qué la violencia de la expropiación, si basta con agruparse por puñaditos para hacer la revolución? Es asombroso que ni una vez siquiera, ni un solo compañero, haya tratado el caso de Aymare desde ese ángulo. Nuestra teoría colectivista no falla, no ha fallado, pues que se sitúa a partir de la Revolución social. Lo que fallan son los «tópicos», los sucedáneos. Como fallaron los sucedáneos que el socialismo democrático se dió por táctica. Todo lo cual viene a confirmar que estamos en lo cierto... si no olvidamos lo que es cierto.

Costa, el célebre León de Graus que traemos y llevamos con frecuencia, en el acto de inauguración del canal de Aragón y Cataluña, el canal que riega las tierras de Tamarite de Litera y Almacellas, dijo:

«Con este canal hemos conseguido más que con todas las Declaraciones de Derechos del Hombre que pudieran redactar Dantón y Marat en junto».

El alcance de esa frase de Costa lo he constatado yo mismo. Conocí, por referencias de mis mayores, la miseria en que vivían aquellos pueblos citados y los que están en las inmediaciones de los mismos, antes de la construcción del canal. De aquellos pueblos salían las gentes, en condiciones de depauperación moral y física que asustaban, en busca de un jornal hacia las riberas del Cinca y del Alcanadre; hoy es de las riberas del Alcanadre y del Cinca que van gentes hacia Tamarite y Almacellas en busca de trabajo. Y el aspecto de los ribereños, sin haber cambiado, les parece miserable a los de la zona que irriga el canal. Es la marcha inexorable, aunque lenta, demasiado lenta, hacia el progreso. El trabajo asegurado dió la tranquilidad moral que se precisa para pensar... Y el hombre se supera por el pensamiento. No hay duda de que, en todo instante, en cada momento del vivir, se marcha hacia la anarquía, si se afianzan los pies en la realidad.

Pleno empleo, dije, y tierra para poder garantizar la judía. Ya sé, ya sé: es poco «idealista», prosaico, nada brilante, mi capítulo. Pero es que yo pienso; yo recuerdo...

En la generalidad de los pueblos campesinos de España, la mitad, o más, de las familias, viven con el producto de medio año de trabajo y, algunas de ellas, con la ayuda de un trozo de tierra en arrendamiento o a medias. Pasados los meses de faena urgente, siega, trilla, sementar y recolección de las aceitunas, no hay trabajo. Y viene el éxodo del cabeza de familia hacia aquella carretera en construcción, allá lejos...; o hacia un tendido de ferrocarril; o... a la aventura, en los más de los casos. En el hogar sin lumbre esperan los niños el pan que traerá la madre que salió, la pobre, avergonzada, temerosa, en espera de que «fíen»...

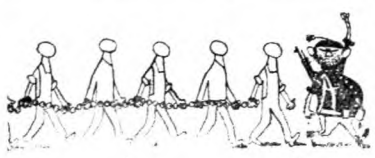
¿Qué cambiará a esa terrible realidad el que unos cuantos — ¿cuántos? — se unan, se mancomunen en empeño y hacienda y creen unos cooperativismos «sui géneris» y desde ellos se lancen, como desde el minarete de una mezquita, a la prédica de románticas disquisiciones? Los que no tienen nada, ¿cómo han de mancomunarse y seguir el ejemplo? Y pasemos por alto la proyección que tendrían tales colectivismos, frente a la competencia capitalista, pues que ya vemos lo de Aymare. No insistamos.

Frente a esa realidad y tratando de eludir la responsabilidad, se alzarán, como ahora, como eternamente, los propietarios con argumentos y jeremiadas para justificar su inepcia o para ocultar los beneficios. Sabemos el recurso viejísimo de cargar con todas las responsabilidades al intermediario — y que no crea nadie que pienso que los intermediarios son unos ángeles — pero en aquellas fincas que emplean numerosos obreros y el dueño pone a disposición de los mismos tienda de comestibles. los precios varían en muy poco con los del comercio, aun tratándose de productos recolectados en la finca. Está el razonamiento cansino y «meleno» (que diría el articulista de «AEC») de los elevadísimos precios de la maquinaria, pero pese a ello, pese al gravámen que sobre toda máquina que atraviesa las fronteras ejerce el arancel, son los propietarios españoles los que se permiten el lujo de pasear en coches americanos, de potentísima cilindrada. Se arguye sobre la contribución rústica, pero son más que conocidos los procedimientos arteros de que se valen los terratenientes a la hora de la clasificación de los predios, a los efectos de catalogación del impuesto. Y está, en fin, el argumento bomba de que la tierra no rinde, de que no llueve en España, de que cuando llueva diluvia y arrasa, y que si los aires, que si el calor...

Algo, mucho de todo eso existe, pero, ¿quién es el culpable? Tenemos una ganización de la sociedad tal cual ustedes, señores propietarios, la quisieron y la impusieron al resto de los españoles. Porque en España el capital tiene su asiento en la propiedad rústica. Hubo un tiempo en que el comercio era, ni más ni menos, un agente de los dueños del suelo español; el arancel garantizaba las inversiones bancarias en las industritas de andar por casa que poseíamos,o sea que venía a parar al mismo saco; el impuesto sobre la propiedad (sin que olvidemos los juegos malabares) es tal cual porque ustedes así lo quisieron; y si España es un secarral, azotado por los vientos, a nadie más que a ustedes la culpa, pues que no supieron, ni quisieron, aprovechar la energía humana, que se desparrama por el mundo, para encauzar la energía de la naturaleza que son los ríos.

Hoy es un recurso, para salir del paso, la exportación de obreros. Un recurso... y hasta un negocio. Pero ese es uno de los problemas que habrá que solucionar de inmediato; por necesidad nacional, si se quiere que España pueda ponerse al nivel de las otras naciones del concierto europeo, y porque el día en que los trabajadores podamos organizarnos en libertad, habremos de exigir que el suelo español no sea sólo para unos cuantos privilegiados.

F. J. LALUEZA



El rol de la violencia en las luchas políticas y sociales

La poca reflexión y el mucho entusiasmo que promueven con frecuencia en nuestros medios la violencia alrededor del colonialismo y para dar golpes de Estado, es lo que me sugiere lo que al respecto voy a decir. Sin la pretensión de estar en posesión de toda la verdad, para clarificar tan complicado problema.

El disfraz revolucionario y la violencia que se viene empleando en las citadas luchas, es lo que induce a creer a no pocos compañeros de que en ellas haya algo de nuestras aspiraciones. Lo que, a mi entender, encierra una equívoca interpretación de nuestras ideas y sus objetivos. En los temperamentos autoritarios a lo Mussolini, Castro y los nacionalistas árabes, etc., la violencia revolucionaria tiene por objeto reemplazar tiranos y sistemas de tiranía. Lo de aliviar la situación de los oprimidos, es una promesa de la que se olvidan cuando toman el poder, como se olvidaron todos sus antecesores. Por el contrario, en nuestra concepción revolucionaria, lo primero es desligarnos del espíritu autoritario que perturba los sentidos e impide una clara comprensión de las ideas. Y nuestra lucha no tiene por objeto el de reemplazar tiranos ni tiranías, sino el de abolirlas, por la convicción, la mutua comprensión e incluso la violencia cuando ella se hace inevitable.

El ansia de encontrar el mal menor en el cambio de mandones, es lo que induce a mucha buena gente e incluso compañeros, a simpatizar con las luchas violentas, adornadas con el verbo revolucionario. Pero, con un poco de reflexión, es fácil darse cuenta que lo que distingue a los nuevos mandones y aspirantes, es un arte más refinado para engañar a los pueblos y procedimientos más eficaces para tiranizarlos. Y esto exige de nosotros un esfuerzo mental, para impedir que nuestra simpatía y acción sirvan para librarnos, y no para entronizar nuevos tiranos.

Por el disfraz modernista con que se engañan muchas gentes, tampoco debemos dejarnos seducir. Lo moderno, como el cáncer o la bomba atómica, no es para nosotros lo bueno. Lo eternamente bueno en todo tiempo y lugar, es lo que contribuye a hacer más felices a todos los humanos. El liderismo que hoy marea a las multitudes, con su verbo modernista, tampoco es cosa nueva. Se trata de una vieja enfermedad que, con diferente disfraz, se vuelve a poner de moda. Y con los conocimientos más rudimentarios que lo juzguemos, no puede ser para nosotros un elemento de influencia emancipadora. Las masas que se dejan sugestionar por el líder, pierden la noción de su propia iniciativa. Y manejadas por la sugestión, así como derriban tiranos, sirven de pedestal para montar otros y de policías para perseguir a los que a ello se opongan; en cuya obra no debemos confundirnos, sin por ello caer en la inacción. Se ha dicho entre nosotros que es mejor equivocarse haciendo, que dejar de hacer, por no equivocarse. Pero esto no quiere decir que nuestras acciones han de ser irreflexivas, porque ello puede llevarnos a defender causas que no son la nuestra.

En los movimientos que avanzan más allá de lo conocido, los equívocos son explicables. Pero de ellos se debe sacar experiencias para mejor orientarse. En estallidos que brotan de la entraña del pueblo, como la revolución rusa, española, venezolana, etc., nuestra abstención ni es posible ni sería explicable. No es posible, porque en movimientos de tal naturaleza, somos la parte candente del pueblo que más ansía hacer cenizas los sistemas que lo esclavizan. Y por pocas que sean las posibilidades de lucha por un mejor vivir, nuestro esfuerzo está recompensado. En la revolución rusa, aun no teniendo los resultados deseados, se puso al descubierto una corriente autoritaria que, aun siendo peligrosa, era la menos conocida. Y la presencia anarquista quedó como ejemplo, señalando la orientación a seguir. Pero en las revoluciones planificadas y subordinadas a las directivas lideristas, si intervenimos debe ser para combatir con igual empeño a los tiranos existentes que a los que aspiran a reemplazarlos.

Las promesas de los problemas resueltos, ya sea desde los parlamentos, o sea por la revolución niveladora con que los líderes de diferentes escuelas fascinan a los pueblos, deben de ser por nosotros rechazadas. Porque son irrealiza-

(suite en page 6)

FEUILLETON « ESPOIR » **Número 14**

LA COMUNA
(LA COMMUNE)

Trad. : J. RUIPEREZ **Ediciones C.N.T.**

Por Luisa MICHEL

«Hay dos partidos en lucha en el país — decía Rossel antes de entrar en el ejército de la Commune». — Sin vacilación me declaro partidario del que no firmó la paz y no cuenta en sus filas generales culpables de capitulación».

ULTIMOS DIAS DE LIBERTAD

Los federados fueron heroicos. Pero estos héroes tuvieron debilidades, en ocasiones seguidas de desastres.

Ciertas cosas, no obstante el decreto que autorizaba a las sociedades obreras para servirse de los edificios abandonados, fueron respetadas; hasta se montó la guardia ante algunas calles, lo mismo que ante el Banco, de tal modo que muchos de aquellos malos amigos que escaparon al sentir a París en peligro, volvían de provincias o sencillamente de Versalles; con el insulto en la boca, podían ofrecer hospitalidad a los espías del gobierno. Pronto hubo bandas de éstos.

Algunos, habiendo elegido un domicilio entre las casas de placer, debieron ser buscados por los comisarios de la «Commune» que, gracias a la complicidad de las mujeres de estas casas, no encontraron a los espías que estaban ocultos y fueron en cambio objeto de acusaciones calumniosas.

Algunas decisiones fueron ejecutadas, se derribó la columna de Vendóme, pero guardáronse sus pedazos, de manera que fuese luego restablecida a fin de que, ante aquel bronce fatídico, la juventud pudiera hipnotizarse eternamente en el culto de la guerra y del despotismo.

Tal vez grabando allí las fechas de las hecatombes se atenuaba aquel fatídico impulso.

El cadalso había sido quemado, denunciado a la indignación pública por una comisión.

El 6 de abril, a las diez de la mañana, la vergonzosa máquina de carnicería humana había sido quemada. Era una guillotina nueva, reemplazada ahora por otras muchas, más nuevas aún. Debe ser empleada, en el frecuente uso que de ella se hizo, más que nunca lo fuera.

Las cuatro losas malditas, entonces arrancadas, han vuelto también a ocupar su puesto.

Los testimonios de simpatía afluían de todas partes à la «Commune», mas no eran otra cosa que palabras; el delegado de relaciones exteriores P. Grousset exclamaba con razón en su circular a las grandes ciudades de Francia:

«¡Grandes ciudades! La hora no es ya propicia para las manifestaciones: el tiempo es a los actos lo que a la palabra es el cañón.

«Basta de simpatías; tenéis fusiles y municiones. ¡En pie, grandes ciudades de Francia!

«París os mira, París espera que vuestro círculo se estreche en torno de esos viles bombardeos y les impida escapar del castigo que les reserva.

«París cumplirá su deber y lo cumplirá hasta el fin. ¡A ver qué hacéis vosotras, grandes ciudades!

«Si París sucumbiera por la libertad del mundo, la historia vengadora tendría derecho a decir que París fué degollado porque vosotros le dejasteis asesinar.»

La circular de Grousset no llegó a su destino; solamente pasaba la correspondencia de Versalles y, cuanto a las comunicaciones de las provincias a París, eran dirigidas a Versalles, donde llenaban, en el castillo, la galería de las batallas.

A pesar de todo el valor desplegado por los delegados de París en provincias, los despachos de París, arrancados a la oficina a que llegaban, tomaban el camino de Versalles, y muchos que, individualmente, llevaban pliegos, no volvieron a ser vistos.

El 21 de marzo, a mediodía, Thiers, en quien el espíritu reaccionario parecía haberse encarnado, envió a Julio Favre un telegrama en que le decía:

«Que el señor Bismarck esté tranquilo. La guerra quedará terminada antes que acabe esta semana...

...Suplico al señor Bismarck, en nombre de la **causa del Orden**,

INTERNATIONALE

CONFIANZA EN NUESTRAS IDEAS

Se repite, con demasiada insistencia, el forzado concepto de que, por ley natural, nos vamos y no dejamos, tras de nosotros, nuevas generaciones dispuestas a reemplazarnos en la inquietud luchadora y orgánica. Nos parece que semejante repetición puede llegar a ser creída definitivamente y por fin dar al traste con nuestras posibilidades de facilitar el camino a los que quieran después recorrerlo por su cuenta y riesgo.

Aunque algunos compañeros no se den cuenta de ello, insistir en tal premisa encierra, una excesiva dosis de pesimismo que no tiene, por lo demás, base suficiente de certeza para poder ser sostenida, sin un análisis profundo de la realidad ambiente y hasta de la historia de nuestro movimiento. Y no hay que olvidar que, si bien el optimismo a ultranza es pernicioso, no lo es menos el pesimismo, cuando se manifiesta con colores tan subidos, aunque parcialmente ocultos entre los recovecos mentales de sus auspiciadores.

Hay que ser siempre idealitas, pues sólo los idealistas sinceros pueden actuar en el terreno cierto de la realidad, cuando han abrazado un ideal constructivo, de futuro eficaz, de raíz netamente humana, de libertad, justicia y proceder honrado. La inconmensurable acción de Don Quijote no existiría, faltando el ideal. Esos que hablan de «realismos materialistas», pensando sólo de acuerdo con sus humores gástricos —o con todo lo similar a estos humores—, sabido es que son los que más lejos se encuentran, en el espacio y el tiempo, de la certeza objetiva.

Se afirma que tras de nosotros no queda la estela de militantes hallados el día que nos adentramos en el corazón de nuestro río de savia purificadora y revolucionaria; que una vez caducado nuestro paso por el estrecho sendero de la vida, si miramos atrás, todo habrán de ser sombras, negruras, insuficiencias, NADA. Y cuando lo anterior se va poco a poco arraigando en el ánimo de un considerable número de compañeros, ello indica, con bastante aproximación, que dichos compañeros se han dejado arrastrar por el maléfico proceder de un pesimismo precoz, que corroe sin cesar las mentalidades abiertas a las más altas cumbres de lo específicamente solidario y esperanzador, cuando sus poseedores dejan de estar atentos.

No debemos permitir que el derrotismo continúe haciendo mayores estragos, entre los mejores de nuestros hombres y mujeres de acción y pensamiento. Debemos estar convencidos —o si no, convencernos—, de que lo importante no es preocuparse de la cantidad de granos que nos da la cosecha, sino de abrir siempre el surco, con el mismo cariño y tesón que si la cosecha fuese o hubiese de ser inmensa; preparar el terreno y sembrar sin cesar hacia los cuatro puntos cardinales. ¿La sequía, las plagas, los inconvenientes diversos? Ello no ha de ser obstáculo para desinteresados amantes de su tarea. Ya se verá, si es necesario que se vea, una vez terminada la gran misión que dura exactamente toda la vida, para todos y cada uno de los que la aman. Seguros estamos de que uno de los más grandes sembradores que ha tenido el movimiento en España —a Federico Urales nos referimos—, rubricaría con placer las antedichas palabras.

No escribiríamos sobre este tema, que para muchos puede ser demasiado trillado, si no estuviéramos ciertos de que compañeros cuya inquietud es sincera en pro de nuestro porvenir ideal, también han sido o son atacados por esa especie de ansiedad pesimista, propalada sin cesar por los que realmente aspiran a que todo se termine y que la sociedad presente continúe en sus trece, firme, segura y eterna, porque a pesar de lo que un día creyeron sentir, con el tiempo y las «circunstancias» han llegado a la conclusión de que «no es tan fiero el león como lo pintan», de que el presente sistema ARQUISTA no es tan nefasto, cruel y retrogradante como los Mella, los Bakunín o los Malatesta imaginaron. Y esto es lo que hace necesario su planteamiento una vez más, de una manera directa y sin dobleces en la palestra pública. Porque los compañeros conscientes, los rebeldes, las promesas de un andar recto y seguro, influenciados por el cansancio reinante y machacante de los desorientados, pueden ser también empujados por el derrotero de la indecisión, si no se les ofrece un grito de alarma, del cual puedan hacerse eco y meditar detenida y ampliamente al borde del abismo.

No hay que dolerse por lo que hagan o puedan hacer los jóvenes o los «viejos» que nos miren, nos escuchen o a los que podamos ser completamente indiferentes. Lo que hay que pensar —y esto parece ya perogrullada—, es en lo que uno debe hacer, de acuerdo con su conciencia. ¿Debe actuar? Pues que se vea. ¿Debe propagar el ideal? Pues a propagarlo se ha dicho. ¿Debe pensar y obrar de acuerdo con los principios, tácticas y finalidares abrazadas? Pues nada más que eso le exige su militancia. Que si los demás hacen lo mismo o lo hacen mejor o más deficientemente; que si los otros se extravían, se hunden en la nada, se desvían, rectifican, se van sencillamente antes de tiempo y se convierten en los cadáveres andantes de que nos hablara el gran dramaturgo ácrata Florencio Sánchez, todo eso importa relativamente a los que carecen de tiempo para atender su propio surco.

Por otra parte, ¿cuándo los jóvenes se interesaron más por nuestras caras ideas? A los «viejos» de «entonces» —los cansados, los aspirantes a medrar y a sacar tajada de todos los tiempos—, siempre les pareció que lo suyo, su trabajo, su obra, su porvenir, dependía de lo que pensaran los demás y del número de adherentes en bruto que su causa pudiera ganar; no consideraron demasiado la calidad y mucho menos que todo dependía de ellos, del voluntarismo malatestiano que vamos ya, al parecer, queriendo echar en el saco roto del olvido. Y siempre, lo repetimos, existieron en nuestros medios —lo mismo que en todos los medios verdaderamente avanzados y revolucionarios de todas las épocas históricas—, los aspirantes a darlo todo por muerto, si, *ipso facto*, no se lograba reemplazar en vida a los que «van a morir». Esta impaciencia exacerbada fué y sigue siendo gérmen corrosivo para las gestas en punta. Pero tanto los jóvenes como los «viejos» conscientes de todo momento, se sienten seguros de poder vencer.

Las buenas causas, las que culminan siempre en victorias sencillas o en derrotas victoriosas —no pocas veces ignoradas por sus propios actores—, no carecieron ni carecerán jamás de «adherentes» que las sigan. Lo que muere es aquello que se descompone; lo vivo, lo latente en el seno de la humanidad, eso nunca perece y siempre encuentra seguidores fecundos en renovados bríos. Sepamos recordar.

Cosme PAULES.

GOTAS DE MIEL Y AJENJO

Siguen los retorcidos llamándose aquí anarquistas. Federación sin federalismo. Una simple agrupación. Murales enormes, dicen que O.E.A. no y Cuba, sí. «Nuestro gobierno nos ha traicionado». *Anarquistas que enjuician a* su gobierno. *Es pintoresco.*

⁂

En la Argentina, los militares pesan. El gobernante civil, aguanta y obedece. Es uno de los seis gobiernos mudos, y le exigen los militares romper con Cuba, hablar duro. La habilidad en palabras del que manda, encuentra justificación aparente: la Argentina, que no votó la expulsión de Cuba de la O.E.A., rompe sus relaciones con el gobierno cubano. El pueblo de Cuba no debió ser expulsado de la O.E.A., pero sí, el gobierno marxista--leninista. Pero no vale. En la O.E.A. no están los pueblos, sino los gobiernos. Y algunos, tan totalitarios como el de Cuba.

⁂

Dos estudiantes suizos visitaron a Cantón y Pekín. Sus impresiones en «La Prensa» de Buenos Aires. Algunas fotos que documentan. Objetivismo.

⁂

A Pekín, le llaman: «Ciudad defensora de la paz». Pasión por la propaganda y las estadisticas, cantando los enormes progresos aportados por el comunismo

Ambiente de hormiguero. No convivencia de hombres. Masas y masas, ambulando. Calles polvorientas. Las gentes que visten uniformemente. En medio de este mundo, fluye la melancolía. Nos sentimos ajenos: ¿Piensan algo estas corrientes humanas?

⁂

Las jóvenes con coletas espesas. Ancianos tirando de enormes carrotas o empujándolas. No hay alegría de vivir, en ellas. Angustia, quizás.

⁂

Una comuna de 45.000 integrantes. Lo personal no existe. Todo está encadenado, regimentado. En una comuna —Ximjiao— cerca de Cantón, 11.000 familias trabajan 3.600 hectáreas. Una bien organizada guardería, atiende bien a los hijos de esta colmena del trabajo. Los niños, ausentes de sus padres, en este mundo de lo colectivo.

⁂

No en sitios aislados, sino en muchos lugares de Cantón, en basurales buscando algo comestible aún. Predominan las mujeres.

⁂

En resumen un mundo triste, de trabajo forzado, sin libertad ni bienestar. Vida de hormiguero. Total dependencia. Vida de temor, sin vivacidad y donde lo personal no

J. TATO LORENZO.

APRECIACIONES sobre los antis pasivos

«De ilusión también se vive», reza el adagio popular, al que nunca le conferimos más alcance que el que representa la pasión hacia la posesión de algo materializado en un objeto o el disfrute de una determinada expansión de cuerpo o espíritu.

Resumiendo la aspiración al posesivo en la primera persona, con persistente frecuencia oímos expresar dicha sentencia referida a situaciones politico-sociales; que cierta experiencia nos induce a llamar equivoca, vacia de un sentido constructivo, tiene la fatalidad que depararnos la necesidad de vernos proyectados fuera del suelo que nos vió nacer para llegar a definiciones más realistas o drásticas.

El deambular por tierras de exilio, nos reafirma en la creencia de que no basta con la ilusión, que es necesaria la FIRME CONVICCION, harto disminuida en quienes, en posesión de un título de anti, parece bastarles para dar fe de su oposición al fascismo hispano (excluidas las honrosas excepciones). No sera predicar en desierto, el repetir una vez más que la función crea o hace el orgáno aunque no niegue la inversa. Así pues, poco valdrán titulos o certificados, sin demostrar la función; una función en el complejo engranaje del antifascismo.

Por conducta comparada, tan pasivos son los entes citados como los de allende los Pirineos, que, debiendo su yantar y privilegios a la colaboración con las instituciones creadas por la fuerza coercitiva del fascismo y clericalismo, se definen en estas fechas antifranquistas a secas.

Decíamos de conducta comparada, y forzada es la redundancia, al oir los denuestos y críticas —en diferentes lugares geográficos, en diversas clases sociales, en variadas confesiones y hasta en antagónicas militancias políticas y sindicales revolucionarias o reformistas— a la misma hora, y aquella en que se percibe el salario, el sueldo o las dádivas, en concepto de retribución, a unos por el DEJAR HACER y a otros por su complicidad con la dictadura.

Antis, pasivos unos y otros, mal que nos pese y por mucho que se esfuercen en establecer discriminaciones de fondo o de forma. Un acervo común une a las individualidades y grupos citados: la ILUSION, la única ILUSION de lograr carta blanca en sus pasiones sibariticas. He ahí el por que su inhibición hacía el logro de libertad, al estado idóneo de toda Libertad.

La animalidad ambiente gana proporciones, progresa al ritmo de la civilización al igual que el perro o el pájaro que, al traspasar la puerta de su jaula prisión, muere de tedio ante la inmensa perspectiva del horizonte. Urge, pues, ir reemplazando, ante la ambigua ilusión, lo concreto de la Convicción.

Luz CRESPO (Hijo).

---

que nos deje cumplir por nosotros mismos esta represión del bandidaje antisocial que por algunos días ha establecido su asiento en París.

«Obrar de otra manera sería causar un nuevo perjuicio al partido del orden en Francia y de las leyes en Europa.

«Cuéntese con nosotros:el orden social quedará vengado en la presente semana.»

Insensiblemente acercábase el desastre. Ciertos periódicos que primero habían tenido un movimiento de indignación contra Versalles comenzaban a exhortar en voz alta a la traición..

Al comité de Salvación Pública pasaban sobre todo aquellos que más se cuidaban de la defensa de la «Commune» que de su memoria: Cournet, Rigaud, Ranvier, Ferré y Vermorel acogieron con la mayor indiferencia los odios de la reacción.

El viejo Delescluze estaba en la comisión de la guerra. El 21 era el día fijado por la federación de artistas para un concierto en las Tullerías a beneficio de las viudas y huérfanos de la guerra.

«Vuestro triunfo será el triunfo de todos los pueblos», decía Delescluze al ejército de la «Commune».

— XI —

LOS FRANCMASONES

Mientras que el bombardeo demolía los Campos Elíseos, Neuilly, y Levallois, Thiers, con su ordinaria buena fe, aseguraba que se contentaba con atacar las obras avanzadas, pero que si París abría sus puertas y entregaba a los miembros de la «Commune» no bombardearía.

La inminencia del peligro sopló sobre las últimas discordias. El tiempo de la intolerancia de ideas había pasado, entre los que iban a morir juntos, como hombres libres que combatían por la libertad.

Aun los mismos que se mostraban inquietos, resultado de largas luchas a través de las perfidias imperiales, sentían que estaba próximo el momento en que la «Commune», así como ponía un solo nombre en sus manifiestos, ofrecería un solo pecho a la muerte que se acercaba.

Había un movimiento general de las ligas de los departamentos y de París.

¡La «Commune» iba a morir! ¿De qué había, pues, servido el entusiasmo general? Grandes manifestaciones se habían llevado a efecto, mas Versalles, con su corazón de piedra, no había sentido más que el Banco en peligro: los francmasones, el 26 de abril, habían enviado de los dos orientes de París une delegación de los venerables y los diputados de las logias para adherirse a la revolución; se había convenido que el 29 irían en cortejo a los terraplenes situados entre Pointe-du-Jour y Clichy, que plantarían la bandera de paz, pero que si Versalles rehusaba esta paz, se pondrían, armas en mano, de parte de la «Commune».

En efecto, el 29 de abril por la mañana fueron al Ayuntamiento, donde Félix Pyat, en nombre de la «Commune», pronunció un discurso de tonos conmovidos y les entregó una bandera.

Aquel extraño desfile fué un espectáculo digno de un sueño. Hoy, conforme hablo de él, paréceme estar viendo aquella fila de fantasmas, diciendo palabras de libertad y de paz que el porvenir se encargó de realizar.

La impresión era grande; fué bello ver el inmenso cortejo caminando bajo el ruido de la metralla como bajo un ritmo.

Había allí seis mil hombres, que representaban cincuenta mil logias.

El cortejo espectral recorrió varias calles y salió a las fortificaciones, entre el ejército de Versalles y el de la «Commune».

En la puerta de Maillot y en la de Bineau se habían plantado banderas; delante de esta última puerta se encontraba la blanca bandera de la paz con estas palabras, formadas con letras rojas: **«Amáos los unos a los otros»**. Fué agujereada por la metralla. En las avanzadas se habían cambiado señas entre los federados y el ejército de Versalles; pero hasta cinco horas después no cesó el fuego; se parlamentó y tres delegados francmasones fueron a Versalles, en donde no pudieron obtener otra cosa que veintiocho horas de tregua.

A su vez, los francmasones publicaron un llamamiento, con el relato de los sucesos y su protesta contra la profanación de la bandera de la paz dirigida a la federación de los francmasones y compañeros de París.

«Los francmasones — decían — son hombres de paz, de concordia, de fraternidad, de estudios, de trabajo; siempre combatieron contra la tiranía, el despotismo, la hipocresía, la ignorancia.

«Sin cesar defienden a los débiles encorvados bajo el yugo contra sus dominadores.

(A suivre)

DE TOUT ET POUR TOUS

Aragon confederal en Auch

Esto era el día 4 de marzo. Auch presentaba un aspecto triste; las primeras horas de la mañana había lloviznado. Parecía por el nublado que cubría la capital que sería una jornada desapacible.

Quisimos dar una vuelta por la Ciudad, recorriendo calles y plazas. Por cierto que para llegar al Paseo hay que tener un buen aparato respiratorio, ya que el emplazamiento de la ciudad está en una costera. Si fuese en Huesca, alguna calle se llamaría «Costanilla del Suspiro», y algún parecido tiene, pues tanto en una ciudad como en otra, para llegar al barrio de la Catedral, hay que hacerlo subiendo.

Pero al alcanzar la mañana, se iba modificando la fisionomía del día. Ya sabéis que en el mes de marzo no se puede tener mucha confianza; conoceréis sin duda lo que se dice de él: que tenia un hermano, lo sacó al sol y lo apadreó. Pero por este día marzo se portó magníficamente, pues se llegó a una temperatura primaveral: 14 grados, por lo que hasta los astros fueron benévolos con los aragoneses, riojanos y navarros del Departamento.

Auch presentaba un aspecto de ciudad paralizada, con un tono tristón, pues a excepción de las tiendas de comestibles y cafés, todo lo que significa actividad se hallaba cerrado. Algún autocar, pocos, se veia y estos para llevar a los aficionados del balón ovalado, donde jugaba el equipo de su preferencia.

Serían las nueve de la mañana que nos tropezamos con un compañero, nos saludamos y recibimos de su parte las primeras impresiones. Oro nos indicó donde se hallaba el local donde se celebrará la reunión y seguidamente nos dispersamos hasta las diez menos cuarto que fuimos llegando al sitio señalado. En la puerta estaba el infatigable Rebugent, al que saludamos cordialmente. Y con puntualidad cronómetrica entramos en la Sala de actos.

Poco a poco, van entrando los compañeros y paisanos que de los cuatro puntos cardinales del Departamento se dirigían a la reunión. Los últimos en llegar fueron los de la parte de Fleurance.

Después de saludos por aquí y por allá y cada uno aposentado, se inició la reunión.

La Comisión Regional de Aragón, Rioja y Navarra, manifestó el por que de su presencia y el motivo de la convocatoria que da lugar a esta concentración. Significó lo que fueron los acuerdos del Pleno celebrado en Toulouse el día 13 de agosto pasado y el mandato que los mismos les confiere.

Se da lectura a las actas y cada uno de los acuerdos tomados después de comentados y discutidos son los mismos ratificados.

El debate fué muy animado y extenso, interviniendo los compañeros Vidaller, Fontán, Montalbán, Domeque, Urraca, Riu, Labrador, Duas, Saser, Canalis, Ara, Lorente, Castellón, Casale, Cesáreo y otros. En todos su expresión fué en no regatear esfuerzos para cumplimentar lo que era el sentimiento al pasar la frontera. Ayudar a nuestros compañeros en la tierra nativa y aquellas tierras que nos vimos obligados a abandonar no dejarlas yermas y sembrar ideas, las que informan a la C.N.T., a esa juventud que el franquismo tiene atrofiada y al mismo tiempo a los viejos el recordarles lo que ellos fueron ayer y lo que en el presente pueden representar para el futuro de nuestra obra y por ende para el bienestar del pueblo de A.R. y N.

En esta magnífica reunión hicimos un largo recorrido. Estuvimos en Monzón, Esplús, Gelsa, Gurrea de Gállego, Ponzano, Alcolea, Oso de Cinca, Cella, Alforque, Sabiñánigo, Bujaraloz, Pina y Uncastillo. Como veréis, estuvimos mentalmente en las tres provincias aragonesas, terminando el recorrido por tierras tan fértiles como son los Monegros, Cinco Villas, y la Rivera del Ebro.

Pero al pasar por Zaragoza, me recordó algo que quiero evocar.

Esto era en el año 1920, cuando se iniciaba con cierta amplitud en la capital la lucha de clases. La C.N.T. era el vehiculo de esta acción y con tal brio se hizo que en la Industrial Química, a tiro limpio, tuvieron que defender sus derechos los trabajadores contra la siempre fatídica Guardia civil. La Organización iba cada día ganándose la confianza de los obreros, llegando a adquirir unas dimensiones que puede decirse que en Zaragoza no había otra Organización obrera que la C.N.T.

Poco tiempo después, entre otros movimientos reivindicativos, se planteó el de los electricistas. Zaragoza en la época tenía un Alcalde de filiación política maurista, Dr. Ricardo Horno Alcorta y como se dice en nuestra tierra, muy *echaò pa alante*. La huelga ponia en peligro el alumbrado público y el Alcalde, en una Sesión del Ayuntamiento, dijo que Zaragoza no se quedaría sin luz y que el mismo saldría a la calle para que tal cosa no ocurriera. Y si, tres técnicos del Ayuntamiento encabezados por el Ingeniero Municipal al entrar en el Paseo de la Independencia, montaron en unas escaleras para reparar la averia. Pero el guante que había echado el Alcalde y que no acompañó a los esquiroles, lo había recogido una mano obrera, la que hizo justicia con aquellos traídores de los trabajadores. Tres esquiroles pagaron con su vida la traición que habían cometido. Así se luchaba en los comienzos de la tercera década de este siglo en nuestra tierra.

Pero si los zaragozanos saben luchar corajudamente contra toda injusticia social, también tienen su corazoncito y son extremadamente fieles a lo que es expresión popular y bien lo es la comparsa más famosa del mundo, los Gigantes y Cabezudos, que son la alegria de los pequeños y regocijo de los grandes, que algo les recuerda de su infancia, cuando recorrían y recorren las calles zaragozanas.

Sus personajes son pintorescos y expresivos. Y los componen «El Robaculeros». Imaginaros en él la figura de Sancho Panza. «El Tuerto y el Berrugón». —El Tuerto ha de mirar de reojo y El Berrugón tiene que soportar con resignación su fealdad y además ha de sufrir que los chicos le canten que le piquen los mosquitos. «El Torero» —Parece un lidiador que más que matar toros le gusta lucir el garbo en el paseo. «El Boticario». Es la persona más formal de la familia y la

(Suite an page 7.)

De cara a España

DEDUCCIONES SOBRE LA AGRICULTURA

Las deducciones deben tener fuerza de ejemplaridad, encauzándolas hacia los movimientos posibles se logra darles vida real. Cada problema ha de quedar despejado por su propia lógica y vitalizado en luces lejanas, se consigue desentrañar las incógnitas, seguir las huelas trayectorales, afin de captar sus alcances.

Un conjunto heterogéneo, a simple apreciación, es profundamente homogéneo buscando las raíces varias, formando un solo problema, siendo indisociable, como son la agricultura, la ganadería y la floresta. Situando los aspectos afectados sobre bases firmes, se descubre la existencia de una época cerealista, que impregnan unas influencias económicas, políticas y culturales, permanentes unas y transitorias otras. La florescencia cerealista en la Península Ibérica toma forma al paso de los romanos, acentuándose bajo la ocupáción árabe de manera equilibrada, pero vasta: tomando amplitud desconcertante en la reconquista, por las propias necesidades de aquella acción, dirigida por aventureros ávidos de rapiñas y usurpación. El desenfrenado afán de riquezas, la ambición de dominio de todos cuantos candidatos a la fortuna, nobleza de España, continuaron la labor, hasta llegar a la disipación de las tierras, al agotamiento del humus, arremetiendo a dentelladas con la floresta, logrando así la alteración climatológica y pluvial.

Voy a describir la evolución en sus pormenores, siguiendo paso a paso, deteniéndome en los puntos de mira elegidos, lanzando la vista hacia las perspectivas ofrecidas por el presente y retrospectivas sobre cada materia: el enlace entre sí es tan continuado que no quedan espacios neutros. Todo desenvolvimiento activo y reactivo de una rama, repercute en las otras irremisiblemente. Es necesario puntualizar que la floresta enriquece el suelo y son servicios mutuos que se prestan: el suelo avanza a la vegetación los elementos necesarios de nacimiento y crecimiento; la recíproca son las hojas caídas cada año al suelo. Es un proceso real de la materia, aumentando el volumen, la tierra vegetal. La arboleda y la vid no estrujan el suelo; plantándolos en tierras ricas, orgánicamente pueden vivir sin aportaciones artificiales, dando sus frutos generosamente solo cultivándolos y podándolos. Si a veces puede parecer sospechosa tal afirmación, es debido a que las plantaciones del árbol y la cepa se hacen en tierras diezmadas por una intensa explotación de las mismas.

Los cereales distan de ser económicos; son dispensiosos: sus condiciones absorbentes son extraordinarias comportándose famélicamente desde su germinación hasta la madurez, de encontrar substancias suficientes se desarrollan tan ufanos que no pueden conservar su orgullo verticalmente, tendiéndose desplomados por tierra por el peso de sus vanidades.

El trigo es un cereal prudente, comparado con la cebada y la avena; el trigo primero es meticuloso en nutrición, por lo cual resiste muchísimo los avatares de la sequía; la cebada explota más la superficie, glotona como es, se multiplica más que el trigo pero con menos solidez; la avena es más salvaje: está entre el trigo y la cebada, muestra candidez y el centeno aventaja a sus familiares en vigor y altura, con muchos elementos nutritivos, va a la vanguardia de los demás.

Después del centeno, la tierra queda enjuta como el orujo salido de la prensa; el maíz es como un gran señor de verano que se nutre mucho y rápido; de encontrar las substancias requeridas para sus afanes, ostenta orgulloso su majestad, sus raíces forman tentáculos en las entrañas de la tierra; como si se la comieran; el maíz, pues, es el más voraz de todos: deja la tierra rota y sin cuerpo vital.

Cada paso avanzado en el cultivo de los cereales, es otro paso de retroceso de la floresta; muchos años de siembras consecutivas, representan la extinción del humus, lo que equivale a la esterilización inmediata de la tierra. Sería necesario reintegrar las pajas al suelo, después de haber servido de cama al ganado a modo de estiercol. No disponiendo de ganado vacuno, esta reintegración compensativa a la tierra no es posible, y es cuando se dejan las tierras en barbecho para que la natura haga su elaboración enjugando el déficit dejado por las anteriores siembras.

Antes de seguir adelante, es necesario significar que las patatas, tubérculo de gran consumo, eran entonces desconocidos; verduras de menor alcance también; frutas diversas en estado semi-salvaje. Legumbres y leguminosas se cultivaban relativamente, las judías generosas por sí solas, de encontrar la humedad requerida, se extendieron a las huertas recién establecidas; siembras de garbanzos por ser amigos del sol, de los días claros y serenos: con los rocíos tienen suficiente humedad; el garbanzo merece se le rindan honores por su austeridad, por sus dotes nutritivos, y, en fin, por servir a los estómagos hambrientos. Han menoscabado su nombre y sabor las manipulaciones aplicadas al cocerlos y al destinarlos a los cuarteles y presidios; no por lo que son, los moradores de esos centros, sino por lo que la sociedad los cataloga. El arroz no queda incluído como elemento importante de la época; me ocuparé de él en otros trabajos sucesivos.

Durante siglos y más siglos, las siembras de todos los vegetales se llevaron a cabo a base de las semilas desnudas, sin ningún ingrediente químico. La nutrición de las plantas se encontraba en el suelo; la cantidad de humus contenido en la tierra debía ser tan abundante para dar vida intermitente a tantísimas generaciones de vegetación. Ahí está el por qué, los bosques fueron arrancados sin reserva ni piedad: el corte y descuaje daban combustible para calentarse, madera para abrigarse, para construir naves. A la vez se disponia de tierras vírgenes donde germinarían los granos, se desarrollarian las plantas, dando un pan sabroso al hombre y piensos a los animales de labor. Sembrar y sembrar siempre. Una necesidad insoslayable le obligaba a roturar nuevas extensiones de tierra, pero en el corazón mismo de esa necesidad, se clarea la propiedad individual y privada; entonces surge el lucro: ya no se sembrará para las necesidades elementales del hombre: se sembrará para vender, para enriquecerse, para acumular. El derecho romano de la propiedad, es la causa de la explotación descarada y abusiva del suelo y de los hombres.

Puédese hacer un parangón sobre el petróleo actualmente: de poder extraer el oro negro de los pozos en un solo día, vendiéndolos a la mañana siguiente, para consumirlo en un mes, no pondrían reparos las compañías explotadoras de llevar el plan a cabo. Lo que cuenta para los propietarios es el beneficio inmediato, la acumulación de fortunas. ¿Qué les importaría a ellos la catástrofe que ello comportaría? Los intereses no sienten, no reflexionan. Pues, ¿por qué poner reparos en destrozar los bosques, cuando el descuajo les proporciona tierras vírgenes, si ellas dan frutos sabrosos y esos frutos posibilitan vivir parasitariamente, adquiriendo poder y riqueza, para usar y abusar a capricho?

(Continuará.)

R. PORTE

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »
Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.
Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.
Administrateur : M. CELMA.

El rol de la violencia...

(Suite de la page 4.)

bles. Y aunque por milagro no lo fueran; la obra que no sea el fruto de la reflexión y del propio esfuerzo de los interesados, no hará feliz a la gente de sano juicio. Y los desviados mentales, que todo lo quieren sin hacer nada, no serán jamás felices, por más riquezas que tengan.

Las revoluciones que, por ser violentas, se creyó que debían de ser niveladoras fueron el reflejo de una época romántica. Y aunque lo que se esperaba de la violencia nunca llegó, la euforia romántica fué de indiscutible valor para animar los pueblos en sus luchas reivindicativas. Ninguna experiencia ha demostrado que la lucha directa debe de ser abandonada. Pero es posible el examen de procedimientos menos aventureros. Sin desechar la violencia, porque no está en nosotros el poder evitarla. El principal camino de nuestra revolución deberá buscarse despertando el ansia de la libertad, al saber comprender y asociar en la lucha todos los valores que pueden contribuir a la emancipación.

El golpe violento podrá demoler el muro que impide el progreso social. Pero, el progreso emancipador no avanzará en la medida que se haya demolido el muro, sino en la medida que los pueblos, orientados por nuevas fuerzas morales, sean capaces de avanzar más allá de los muros derribados.

En nuestro combate con toda clase de tiranías, se explica que seamos más tenaces contra los sistemas dictatoriales y colonialistas que más esclavizan a los pueblos. Pero en ningún caso debemos confundirnos con los nacionalistas con reconocida mentalidad de carceleros, para quien la violencia es sistema, los pueblos rebaños, las fronteras murallas y las naciones, cárceles.

La libertad que disfrutaron y disfrutarán los pueblos no está en la selección de razas ni en dimensiones geográficas, sino en la altura moral de los pueblos para luchar por ella.

En Suiza conviven fraternalmente tres razas distintas. El pueblo de Mónaco en poco más de un kilómetro, es más libre que el pueblo ruso, con seis millones de kilómetros. Y en el cultivo de la libertad y la capacitación para luchar por ella y disfrutarla, está nuestra labor.

S. FERNANDEZ

JULIO CAMBA Y «EL REBELDE»

El autor de «La rana viajera» y de tantos libros humorísticos muy celebrados en el mundo burgués, ha muerto. Había contemporizado con ese mundo, en aras a una ascensión social que le interesaba por encima de todo.

Sólo un periódico — «La Vanguardia» de Barcelona — ha recordado sus orígenes anarquistas. Para aquellos a quienes este detalle inédito interese, no estará de más explicar que Julio Camba formó parte de la Redacción de «Tierra y Libertad», cuando éste, dirigido por Federico Urales y financiado por Francisco Ferrer, pasó a ser diario en Madrid, allá por los comienzos de siglo.

Algunos meses más tarde, Julio Camba y otro redactor de «Tierra y Libertad», Antonio Apolo, se separaron de Urales y fundaron «El Rebelde». Alguien supuso que este periódico salió financiado por el fondo de los reptiles del ministerio de la Gobernación. No existen pruebas de afirmación semejante. Nunca las hay en casos parecidos.

El resultado fué que las campañas de «El Rebelde», dividiendo a la opinión anarquista de la época, consiguieron lo que se esperaba: que «Tierra y Libertad» desapareciese, y, con él, «La Revista Blanca». Urales y Soledad Gustavo se retiraron de la lucha activa. Una vez esto obtenido, «El Rebelde» cesó de aparecer. Julio Camba se pasó con armas y bagajes al periodismo burgués y el muy discutido Antonio Apolo desapareció también de la circulación.

He aquí un episodio del pasado cuyo secreto Camba se lleva consigo al otro barrio, a donde se ha ido con todas las bendiciones de la Iglesia y del franquismo.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

F. LOCAL DE TOULOUSE

Esta Federación Local celebrará asamblea el día 1 de abril, a la diez de la mañana, en la Bolsa del Trabajo, Place St. Sernin.

Dada la importancia de los asuntos a tratar, se ruega la máxima asistencia y puntualidad.

SECCION S.I.A. DE OULLINS

Convoca a todos los afiliados y amigos de S.I.A. a la asamblea general que tendrá lugar el 25 de marzo, à las 9 y media de la mañana en su local social, rue Montesquieu, para tratar asuntos de gran interés con la presencia del delegado departamental.

CONFERENCIA EN BURDEOS

El domingo, 8 de abril, a las diez de la mañana, en el Cine Eldorado, rue Lafontaine, Conferencia a cargo del compañero Ramón Alvarez, que disertará sobre el tema «Panorama Español».

Es un acto organizado por la F. L. de Burdeos y la C. de R. de la Gironde. No dudamos que se verá asistido por los compañeros y cuantos tienen deseos de conocer el problema del pueblo español.

CONFERENCIA EN BEZIERS

Esta F. L. pone en conocimiento de todos sus afiliados y simpatizantes, que el domingo día 25 del corriente, a las 9 horas de la mañana, celebrará en el local social una conferencia a cargo del compañero Andrés Capdevila, titulada «Mi paso por la Consejería de Economía de la Generalidad de Cataluña».

Por lo intesante del tema que el compañero conferenciante va a tratar, esperamos la puntual asistencia de todos los compañeros, lo mismo que la de los compañeros de las Locales circunvecinas.

TEATRO EN ALBI

La Sección «Amigos de S.I.A.» organiza para el domingo, primero de abril, a las 2 y media de la tarde, en la Sala del «Patronage Laïque», rue Fonvieille, una gran función de teatro a beneficio de sus obras sociales, con el concurso del grupo artístico «Iberia» de Toulouse, que pondrá en escena la obra de fondo social en 3 actos: «**La tercera palabra**», de Alejandro Casona.

Se invita a todos los amantes del buen teatro a asistir a ella, y para las entradas se puede dirigir a los compañeros Celestino Soria, 8, rue de la Souque — al lado del Mercado cubierto — y Alfonso Martínez, 69, rue Castelnau.

FESTIVAL EN CLERMONT-FERRAND

Se celebrará el primero de abril, a las tres de la tarde, en la Sala de fiestas de la Casa del Pueblo de esta villa.

El grupo Artístico Cultural pondrá en escena el sainete cómico de los hermanos Quintero: «**La media naranja**», complementando el programa un conjunto de variedades.

JUVENTUDES LIBERTARIAS DE DIJON

Las JJ. LL. de Dijon acaban de reorganizar su biblioteca. Libros variados y selectos, tanto en francés como en castellano, a cuya lectura invitamos a todos los españoles y a todos los franceses que quieran aprovechar de ella para estudiar y cultivarse.

A cada uno aseguramos fraternal acogida.

Dirigirse a A. García, 27, rue J.-J.-Rousseau, Dijon.

ALIANZA SINDICAL EN BRUSELAS (BELGICA)

Después de dos actos de conjunto y varias reuniones, las dos grandes Sindicales de España en el Exilio, U.G.T. y C.N.T., de la sección de Bruselas (Bélgica) han constituido el comité de Alianza Sindical.

Tanto el entusiasmo, como una completa armonia, ha reinado en todas sus entrevistas y deliberaciones. Hoy como ayer y como siempre, las dos sindicales hermanas, se unen de corazón a corazón y forman el Bloque Social, que podrá edificar la nueva España, que todos sabemos es hoy un montón de ruinas, bajo el régimen de opresión y tirania, del franco falangismo Español.

Como en el 36 y otras fechas anteriores, las auténticas fuerzas sindicales y revolucionarias de España, unen sus esfuerzos, para derribar la tirania. Hoy sin hipotecar nuestras ideologias, nos unimos nuevamente, para liberar nuestro pais y restablecer en él, la *Libertad y la Justicia social.*

Por la Liberación de España.
La Alianza Sindical.

PARADEROS

Se desea saber el paradero de José Rodríguez Gamiz, de Loja (Granada), que fué alcalde y miembro del P.S.O.E. en esta localidad y que en 1946 residía en Colomb-Béchar. Preguntan por él sus familiares de España. Escribir a Réal, H. F., de Chasse (Isère).

Leed :

«Paseo humoristico a través de la Religiones y los dogmas», de N. Simon (1,00 NF).

« C E N I T »
Sumario del número 134

Plácido Bravo: «Hoja por hoja»; Floreal Ocaña: «Valor de la duda y del ser»; Angel Samblancat: «Ciencia venenífica»; Cosme Paules: «Nueva versión de poemas y religiones»; Puyol: «Cervantinas»; J. Manaut Viglietti: «Evocación de Santiago Rusiñol en el Cau Ferrat»; Miguel Jiménez Igualada: «Cartas al amigo. Acción y Cultura»; Charles Idevalle: «Cárceles de España»; Alberto Carsí: «Buscando raíces»; Fontaura: «El mito de la realidad sexual»; Max Scheler: «La edad»; J. Martínez Ruiz: «La pedagogía»; W. Muñoz: (Selección): «¡Que la juventud sea!»; J. Ferrer: «Glosa al sindicalismo».

Obtenerla por 1,00 NF en 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.) o en nuestros lugares de venta.

ADMINISTRATIVAS

T. M., Marseille. — Los libros que rezan en el albarán núm. 59, fecha 28-10-61, fueron pagados con vuestro giro del 1-2-62.

J. G., Lanet (Aude). — Tu último giro de 16,00 NF se recibió el 7-12-61; con él pagaste el semanario hasta el 30-9-62. Si envías 5,40 NF más tendrás pagado hasta el 31-12-62.

V. P., Pau. — Con tu giro del 8-3 pagas hasta fin año 1961.

G. F., Bourge-le-Péage (Drome). — Recibido gio. Has pagado hasta el 31-12-62.

F. F., St-Maxime (Var). — Recibido giro, has pagado hasta el 30-6-63.

G. M., Tarbes. — Recibido el giro de 100. Conformes.

P. M., Maureilhan. — Recibido. Conformes.

H. A., Graulhet (Tarn). — Tus giros del 19-10-61 y del 13-3-62 se han recibido. Si envías 7,00 NF más, pagarías hasta el 31-12-1962.

C. F., Mazamet (Tarn). — Conformes. Con 10,40 NF más tendrías pagado hasta el 31-12-62.

T. E., Agen (L.-et-G.). — Recibido giro, con 5,40 NF más tendrías pagado hasta el 31-12-62.

G. E., Montendre (Char.Mar.). — Recibido giro, con 18,00 NF más tendrías hasta el 31-12-62.

P. J., Basbaste (H.-G.). — Conformes.

Suscripción pro-España oprimida

HASTA 1° DE MARZO 1962

COMISIONES DE RELACIONES

Suma anterior	2 536 136
Altos y Bajos Pirineos	45 000
Altos y Bajos Pirineos	25 500
Tarn y G. (Montaub.)	29 420
Núcleo de Venezuela	106 950
Núc. Af. Norte-C.R. Arge.	33 750
Zona Norte	45 400
Núcleo de Panamá	8 841
Núcleo de Panamá	27 584
Haute Garonne - Gers	400 000
Haute Garonne - Gers	47 000
Normandia	4 500
Altos y Bajos Pirineos	3 000
TOTAL	3 313 581

FEDERACIONES LOCALES

Suma anterior	2 984 039
Limoges	7 370
Evreux	16 950
Aurillac :	
Martin	1 000
Garcia	500
Montes	500
Chiva	200
Sovinas	500
Valero	500
Cuna	300
Gasiou J. Bonillac (T.G.)	2 000
Antonio Montes	1 000
J. Pons (Melun) S. et M.	1 000
Montauban (T. et G.)	30 000
A. Domenech. Clichy (S.)	500
Argenteuil	6 000
Clermont Ferrand	40 000
Montargis (Loiret)	7 500
Graulhet (Tarn)	10 200
Montrejeau	4 700
P. Llorente. Los Angeles (U.S.A.)	2 381
A. Casorran. Chateaudun (E. et L.)	500
M. Grau. Fourgues (P.O.)	2 000
P. Castelvi. Choisy le Roi	100
Varas. Saulce s/Rh. (Dr.)	1 000
Gil. Saulce s/Rh. (Dr.)	1 000
T. Baucells. Bruxelles. (Belgique)	950
TOTAL	3 122 690

TOTAL RECAUDADO EN 1° DE MARZO 1961

Comisiones de relaciones	3 313 581
Federaciones locales	3 122 690
TOTAL	6 436 271

« Quinet », de F. Aláiz.

El libro que no debe faltar en ninguna biblioteca.

5,00 NF.

Pedidos : Servicio de Libreria. — 1, rue Belfort. — Toulouse (H.-G.).

Aragon confederal en Auch

(Suite de la page 6).

bata con que se presenta es la muestra de lo mucho que le gusta la paz y sosiego de la rebotica. «El Forano y La Forana». —Ni son señoritos ni paletos. Las notas satíricas de ellos son el sombrero del Forano y el moño de la Forana. «El Morico». —Es el más travieso y ligero ; los chicos se dirigen a él con preferencia. Hay quien dice de este Cabezudo que puede ser el inventor del «The dansant», pues los chicos le cantan «el Morico se come las sopas y se echa a bailar».

¡Cuántas cosas os recordarán estos personajes, amigos Marcelino, David, Barrios, Galbán, y tantos otros zaragozanos por estas tierras!

Después de despedirnos de los paisanos y compañeros asistentes a la reunión, nos dirigimos a Toulouse, en compañía de los compañeros de Pina.

Salimos de Auch y recorrimos algunos kilómetros de carretera que nos permitió el poder admirar el paisaje gersiano, tan característico en su geografía, o sea esa ondulación del terreno que, con su vegetación, muestra la productividad de su tierra. Recogimos en el camino a otro compañero de Pina y al llegar a Aubiet hicimos un alto en el camino.

En esta localidad residen los compañeros José Montalbán y Francisco Castellón ; con ellos, como es natural, sus familias. Una familia acogedora y sencilla y que por esto se hace su trato agradable tan propio de nuestra tierra. Al incorporarse el compañero Bielsa, la conversación se animó y como es natural giró en torno a nuestras cosas, recordando con el máximo de simpatia lo que es para Aragón aquella tierra tan fértil como es toda la Rivera del Ebro. Os aseguro que nuestra conversación fue una evocación de lo que fué la C.N.T. y lo que deseamos que sea, entreteniéndonos igualmente en lo que fué el ensayo de la nueva economía agrícola por las Colectividades durante la lucha contra el franquismo del 36 al 39.

Digamos que al rededor nuestro correteaba una niña tan encantadora, que, con su media lengua, nos hacía reir siempre bajo las miradas contemplativas de sus abuelos que se embobaban con sus gracias. Y pesadas algunas horas en Aubiet llegó la de coger la michelina que nos debía conducir al punto de origen.

Y asi terminó la jornada del 4 de marzo, que fué magnífica y en la que mostró bien claramente su fidelidad a su tierra de origen la militancia de nuestra región.

Pero esta halagadora jornada tuvo una nota triste. Es la pérdida de nuestro compañero M. Vallejo en el transcurso que duró nuestro desplazamiento.

Uno más que dejamos en tierras extrañas. Pero si la materia quedará fuera de Aragón, su pensamiento permanecerá entre todos nosotros que proseguiremos la lucha sin desfallecimiento alguno hasta que nuestro pueblo obtenga su liberación.

¡Ah! Digamos también que al final de la reunión, como la R. de A. R. y N. no tiene cuota asignada, entre los reunidos aportaron la cantidad de 13.000 francos.

KIT.

- PULSO -

Por muy prosaico que parezca, no deja de ser cierto que, como dice el refrán, las penas con pan... En estos últimos años hemos podido constatar cómo la solidaridad humana ha aliviado el dolor de infinidad de desventurados que, por una u otra circunstancia, se encontraron en un instante desnudos como el padre Adán, y la madre Eva, claro. Ribadelago, Fréjus, el terremoto de aquí, el huracán de allá, la inundación de más aquí o más allá... y, últimamente, esos dos o tres pueblos que, en un instante fueron sepultados por una montaña, allá en el Perú. Parecía que esta última catástrofe no había producido la corriente de ayuda que las otras produjeron, pero nos llega la noticia gratísima que el Gobierno de su excelencia el Generalísimo Francisco Franco, por conducto del no menos excelente Sr. Fernando María Castiella, envió a los representantes de la antigua colonia española el siguiente telegrama:

«Como expresión de su vivo deseo de contribuir de una manera concreta a la reparación de los daños causados por la catástrofe de los Andes, el Gobierno español ofrece al Perú atender a los gastos de proyecto y construcción de... UNA IGLESIA PARROQUIAL para el pueblo de Rampahirca...»

Lo que decíamos al comenzar: las penas con pan... Aunque este pan les resultara a los peruanos como... unas hostias.

J. E.

FRANÇOIS JAMMES est mort

Avec surprise et regret, nous avons appris la nouvelle du brusque décès de notre camarade François Jammes.

Il avait appartenu au Comité National de S.I.A. et il avait été un militant de la C.N.T.F.

Depuis quelque temps, pour des raisons personnelles, il n'avait aucune activité dans nos milieux. Mais il n'avait pas cessé d'être un ami loyal de notre organisation et un libertaire sincère.

Nous envoyons nos condoléances émues à sa veuve et à ses fils.

SUSCRIPCION pro prensa

G.A., Jegún, Gers	3,00 NF
C.J., Mulhouse, H.R.	4,20 «
F.R., Vacaville, U.S.A.	47,00 «
W.R., Detroit, U.S.A.	15,00 «
V.M., Agen, L. et G.	10,00 «
P.J., Toulouse	8,00 «
P.Q., La Rochelle	29,00 «
P.J., Melun, S. et M.	6,80 «
M.F., Gardanne, B. du R.	4,00 «
C.L., Argenteuil, S. et O.	6,00 «

Organizado por las Secciones de Lieja de la U.G.T. y del P.S.O.E. en el Exilio, se celebrarà en La Populaire de Lieja y a las 3 de la tarde del dia 15 de abril, un

GRAN ACTO DE AFIRMACION ANTIFRANQUISTA

en el que intervendràn

FERNAND DEMANY,
redactor politico del periódico «Le Peuple» de Bruselas

ANTONIO QUINTIN, por el A. R.E.L.

FEDERICA MONTSENY, por la C.N.T.

ARSENIO JIMENO, por la U.G.T. y el P.S.O.E.

Después del acto, la velada se proseguirà con un programa artistico. Españoles de Lieja y alrededores: Acudid todos a oir la voz del antifranquismo.

UNE INDIVIDUALITE EXCEPTIONNELLE

...Vient de terminer son passage sur cette terre. Sa période de 90 ans de vie comprend plus de 70 ans d'activité en faveur de la libération humaine. Ayant su apprécier la camaraderie d'E. Armand durant plusieurs années, j'éprouve le besoin, par ces quelques pauvres mots, d'exprimer des pensées sympathiques sur sa personnalité et son œuvre grandement féconde et diverse, car le regret causé par son départ m'incite à faire connaître, tant soit peu, son individualité à ceux qui peuvent l'ignorer.

Dès avant l'âge de 20 ans, sachant penser et réfléchir, E. Armand constata le fonctionnement baroque du milieu social dans lequel il était forcé d'évoluer. Il avait reçu une éducation religieuse et je ne puis manquer de constater que l'antidogmatique, le non-conformiste, l'en-dehors, l'unique qu'il était devenu depuis belle lurette se trouvait en bonne compagnie parmi d'autres lutteurs pour l'émancipation humaine, tels ces quelques anarchistes de langue française, dont je connais tant soit peu leurs œuvres ; ce furent : Elisée Reclus, Sébastien Faure, Han Ryner et d'autres, de notre époque contemporaine, qui reçurent aussi, dans leur jeunesse, une éducation dogmatique dont ils surent se libérer avec grande compétence. De tels humains se sont trouvés et se trouvent encore dans différents pays; c'est le fait de véritables penseurs.

Donc, dès sa prime jeunesse, comprenant l'illogisme de la société pour la satisfaction des besoins d'un grand nombre d'humains et voulant y remédier E. Armand fit partie de l'Armée du Salut, et, d'après ce que je lui ai entendu raconter, il milita dans cette organisation entr'autres contrées, dans la petite ville de Sainte-Foy-la-Grande (Gironde). Peu de temps après, le genre de charité de ce milieu ne lui convenant pas, il devint un adepte de l'anarchisme chrétien dont Tolstoï était le propagateur.

Mais le cerveau d'Armand ne cessait de travailler et la croyance aux dogmes fit place au doute, à la recherche du concret. Il en découle pour lui, avec beaucoup de raisons, peut-on ajouter, que seule la valeur de l'unité humaine pouvait réellement aboutir à la satisfaction des divers besoins dans la liberté. La liberté ? Comme il l'a recherché pour l'individu ! Car c'est ce dernier qui est à a base de tout groupe, et même de tout milieu social. C'est cette raison qui l'avait déterminé à être associassioniste ; il avait décelé, avec quelque justesse, le manque de constance et de persévérance des foules en révolte, dont l'enthousiasme, par trop éphémère, masquait le peu de conscience individuelle des composants de ces foules. C'est cette clairvoyance qui le confirma dans l'individualisme et c'est à cause de son égo-centrisme que certains révolutionnaires de masses n'ont pas manqué de le critiquer. Pourtant, dans son désir du mieux-être actuel, sa grande curiosité aidant et voulant se servir d'exemples, il a recherché, pour les citer, les nombreuses communautés existantes qui tentaient de réaliser les désirs de leurs composants ; certaines avec un succès plus ou moins grand, d'autres subissant des échecs; quelques unes animées d'un certain esprit de liberté, d'autres fonctionnant sous régime dogmatique. E. Armand nous a fait connaître des multiples exemples et cela jusqu'aux ultimes instants de sa vie. D'ailleurs, il a écrit un livre très documenté sur les communautés, qui certainement est épuisé.

Autre branche de son activité. E. Armand n'a pas manqué d'observer que des diverses morales conditionnaient et régissaient les mœurs des différents conglomérats humains ; cela autoritairement, ce qui n'empêchait pas des contrevenants, qui pour leur satisfaction n'hésitaient pas à violer ces morales, sans pour cela en nier l'utilité. Constatant cette hypocrisie, il la fustigeait vigoureusement et réclamait l'épanouissement de chaque individu dans la liberté. Du fait que des individus pouvaient entretenir entre eux des rapports, quels qu'ils soient, sans contrainte, cela ne devait pas regarder les autres humains partisans de différentes morales et vivant sous d'autres mœurs. Cela, il ne manquait pas de le faire savoir, ce qui faisait gueuler les cagots moralistes ; même parmi ces derniers il s'en est trouvé certains qui fréquentaient les milieux anarchistes et qui, à l'occasion se prétendaient tels. Pour cela, dans ses multiples écrits, il nous a fait connaître des diverses mœurs de nombreux peuples de la planète terrestre ; certaines de ces mœurs et coutumes évoluant en liberté, contrastaient avec les morales que les humains de nos contrées subissent.

Je ne dois pas manquer de faire saisir que ce qui lui a permis de divulguer ses nombreuses connaissances, c'est que pour satisfaire sa curiosité qu'il nous faisait partager il possédait plusieurs langues : l'anglais, l'allemand, le flamand, le hollandais, l'espagnol, le portugais, l'italien, quant au français cela va sans dire et impeccablement, sans oublier les langues auxiliaires, telles que l'espéranto, l'ido, l'interlinga et autres.

De l'œuvre considérable d'E. Armand il ne reste que des brochures et les collections de ses publications ; quant à ses livres, les éditions françaises sont épuisées ; son œuvre maîtresse : « L'initiation individualiste anarchiste » existe encore en version italienne. Ceux qui peuvent avoir la curiosité de consulter les collections de ses divers périodiques, auront de quoi glâner. Il doit se trouver des camarades qui possèdent ces collections qui peuvent aussi se trouver dans certaines bibliothèques.

Que l'œuvre d'E. Armand ou une grande partie de cette œuvre soit connue par des lecteurs de ce journal, cela est très possible, mais si pour d'autres, surtout les jeunes, elle était inconnue, mon plus grand désir serait d'inciter leur curiosité pour la connaître.

CYRANO.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

Le «Moi» féminin

Il y a longtemps que j'aurais voulu, camarade qui signez « Une Révoltée », signaler la tendance de vos articles à l'exaltation du sacrifice de la femme à l'homme. Si c'est celà votre révolte, je la crois d'un caractère joliment dangereux pour nos compagnes.

Je cite, du journal « ESPOIR » de Toulouse :

« Le rôle de la femme, rôle difficile et magnifique, est, non seulement de partager par la compréhension, la vie intellectuelle de l'homme ; mais, par son amour constant et discret, de relever son courage, de faire renaître, s'il le faut, la confiance en lui-même et l'enthousiasme fécond. Lorsqu'on aime vraiment, tout devient facile, les plus grands sacrifices (sic) sont acceptés avec joie. »

Merci bien, nous sortons d'en prendre : un prédicateur catholique, ou protestant, ou « laic » ne parle pas autrement. En un mot comme en dix, la femme doit être la servante intellectuelle, le reflet de son homme. Vous nous parlez du « rôte de la femme ». Je n'en connais pas d'autre que d'être soi-même. « Un rôle » extérieur à ses aspirations individuelles ne peut lui apporter, comme à l'homme, que déception.

Comment ! vous nous posez en exemple « la femme de Carlyle qui, jeune encore et admirée, alla s'enfouir avec lui dans une retraite âpre et hostile, acceptant les plus durs travaux, afin qu'il pût, dans la solitude nécessaire, accomplir une œuvre d'écrivain ».

Mais c'est un monstre, pour moi, qu'une telle femme ; un être qui s'abolit, qui se renonce, qui se mutile, pour un autre être, déjà plus fort qu'elle !

Vous m'objecterez que Carlyle était un cerveau qui..., un cerveau que..., un bonhomme enfin, socialement plus utile que sa falote et trop dévouée compagne peut-être. Et après ?

Supposons que le contraire soit arrivé, arrive, c'est-à-dire qu'une femme soit un type épatant, supérieur comme on dit, supérieure en particulier à son bonhomme... C'est ici que je vous attends : à votre avis, en pareil cas, est-ce que le bonhomme devrait s'effacer comme le fit la femme de Carlyle, se dévouer corps et âme à l'œuvre de sa compagne ?

Si vous me dites « non », la cause est entendue : c'est que vous admettez le sacrifice de la femme ordinaire à l'homme supérieur, mais point celui de l'homme ordinaire à la femme supérieure ; c'est que vous êtes au nombre des partisans de l'homme, des masculinistes.

Ou vous me dites : « Oui, j'admets qu'un homme quelconque se sacrifie pour assurer la production cérébrale de sa supérieure compagne », et alors, votre cas est bien plus grave, ma charmante camarade qui vous dites révoltée et vous croyez anarchiste... C'est qu'alors vous admettez que l'être pauvre et faible se sacrifie à celui que la nature dota plus généreusement ! C'est que vous trouvez juste le sacrifice volontaire des faibles en faveur des forts.

Et je ne connais rien de plus pernicieux qu'une telle conception, non pas dans le cerveau des forts (ça n'a pas d'importance), mais dans les cervelles des faibles qui veulent se donner en pâture aux forts aimés !

Quand je rencontre sur ma route, moi — et j'en ai trop rencontré — des « femmes de Carlyle », je les déteste et je les débine, je dis à mes jeunes camarades femmes : « Regardez-moi cette oie en contemplation devant son cygne : y a-t-il rien de plus écœurant ? ».

Cela m'attriste et m'indigne, de voir une femme — qui n'était pas, évidemment, à l'origine, une bien forte individualité — se résorber volontairement, se fondre avec délices dans la personnalité débordante, accapareuse, du plus ou moins génial « être aimé ».

Cet « être aimé » si grand qu'il vous paraisse, ô ma chère camarade, me fait l'effet d'un assassin, de l'espèce de l'automobiliste qui écrase, dans la nuit ou dans la vitesse, un piéton : il a écrasé une personnalité ; elle était minuscule, peut-être, mais il l'a réduite en bouillie.

Et vous voudriez leur fichtre, à ces malheureuses, l'orgueil du sacrifice, l'orgueil du néant, l'orgueil de la mort ?

Non, non et non ! Je leur crie, moi : « Vous n'avez pas honte d'être à genoux devant ce grand homme et son œuvre ? Au lieu de vous évertuer à le comprendre, cherchez à vous préserver de son rayonnement, à rester vous-mêmes ; et si vous ambitionnez d'être son reflet vivant, laissez-moi vous dire, ô caste supérieure d'esclaves, que vous me dégoûtez ! ».

Si nous sommes pour l'absorption des faibles par les forts, pour la régénération du vieux Salomon par ses femmes-fillettes (qu'il s'agisse du sang ou de l'intellect), c'est que nous sommes aristocrates, mais non pas anarchistes. Nous ne voulons pas davantage la tyrannie des faibles, c'est entendu : nous voulons à chacun sa part de soleil, ni opprimés ni oppresseurs.

Je le sais, la personnalité forte a tendance à pomper les faibles, à se les annexer, et c'est peut-être là la source la plus empoisonnée de l'autorité, la mieux cachée, la plus difficile à déceler ! Mais glorifier avec des mots ce phénomène, hélas ! naturel et si dangereux pour la vie des individus comme des peuples, pas cela, non, pas cette divinisation de l'impérialisme individuel !

Vous nous dites que la poésie a chanté les sacrifices volontaires des femmes ?

Bien sûr. La poésie a chanté aussi les dieux, les rois, les guerres... Elle a souvent chanté les gestes consacrés par l'usage, cette vieille vache fidèle à l'étable, aux prés enclos, à l'abreuvoir communal !

Peut-être un jour chantera-t-elle la beauté du geste nouveau, du geste qui rompt les chaînes, qui brise avec les habitudes ancestrales de résignation et de servitude, plus ou moins enthousiaste ?

Quant à moi, je préfère, aux distinguées « femmes de Caryle », les plébéiennes toutes d'instinct qui envoient promener le cher grand homme et s'arrachent à son orbite. « Pour aller au cinéma, peut-être ? » me direz-vous amèrement.

Peut-être bien ; et si ça convient ce soir-là à leur nature, en réaction contre les splendeurs éthérées du génial chéri ? voilà-t-il pas un beau malheur !

Je sais bien que toutes les révoltes ne sont pas des ascensions ; mais j'aime mieux baudet qui se rebiffe que chien qui suit. Il est si intelligent et si dévoué le chien, n'est-ce pas ? Eh ! bien, je n'aime pas les esclaves d'amour, même très raffinés.

Mes chères jeunes camarades, je vous en supplie, soyez vous-mêmes, ne vous immolez pas à l'autel du génie masculin, ne soyez pas des chiens fidèles, des « femmes de Carlyle » ! Laissez-le libre et restez libres !

Eugénie CASTEU.

JOUR le JOUR

LE DERNIER PIRATE DE LA MÉDITERRANÉE

SOUS ce titre parut, il y a longtemps, un livre qui aurait signifié, pour son auteur, dans d'autres circonstances, une fin semblable à celle réservée à Jesùs de Galindez pour « L'ère de Trujillo ».

Le dernier pirate de la Méditerranée vient de mourir des suites d'un accident de voiture. Et, oh, ironie ! il est, paraît-il, mort de faim. Son grand âge aidant, un phénomène d'obstruction des voies digestives, ôtant toute possibilité d'alimentation, s'est produit. Il n'a pu être soutenu avec du sérum. L'arthero-sclérose empêchait même de le soutenir par l'injection du sérum.

Finalement, Jean March, l'homme le plus riche de l'Espagne et un des plus riches du monde, est mort littéralement d'inanition.

Nous ne voulons pas écrire une biographie de cet homme funeste, de cet oiseau de proie, qui plana sinistrement sur la destinée du peuple espagnol pendant de longues années, principal responsable de toutes les difficultés financières de la deuxième république et une des puissances économiques qui aidèrent au triomphe de Franco.

Devant ce cadavre, le respect même dû à la mort s'efface en nous. Nous ne pouvons que regretter que ce decès ne se soit produit il y a 30 ans : combien de malheurs eussent été évités au pauvre peuple espagnol !

Certaines fortunes ont exigé une dose appréciable de courage, d'intelligence, de travail. March la devait surtout au manque absolu de tout scrupule. Il est mort honoré, entouré de la considération due à tous ceux qui ont beaucoup fait pour le régime franquiste : il n'était, en réalité, qu'un Lucky Luciano ou un Al Capone qui auraient eu la marotte de la politique. La politique même ne fut, pour March, qu'un moyen de favoriser ses affaires. La République le gênait : il l'a combattit, il paya des conspirateurs contre elle. La dictature lui convenait : il aida Primo de Rivera en 1923 et Franco en 1936.

Toutes sortes de trafics, depuis la contrebande d'armes jusqu'aux cigarettes et aux stupéfiants, furent à l'origine de sa colossale fortune. Il la fit fructifier ensuite dans de multiples activités. Il avait acheté beaucoup de monde. Tout ce monde — des finances, de la politique, de la police, de l'armée — lui était tout dévoué et amplement acquis.

A la fin de sa vie, il se piqua de philantropie et de mécénat. La célèbre Fondation March veut être une sorte de restitution faite à l'Espagne de toutes les valeurs intellectueles perdues par sa faute, mortes ou exilées.

Pour ce condottiere, ce capitaine d'industrie, ce pirate, cet aventurier, ce gangster qui réussit, nous ne pouvons souhaiter ni repos ni oubli. S'il avait uniquement fait fortune et s'était contenté de la digérer tranquilement, comme les crocodiles digèrent leur proie, on pourrait ajouter son nom à tant d'autres de la même condition, et l'oublier.

Mais ce bandit fortuné se mêla de tout et changea même le cours de l'histoire d'Espagne. Pas de conspiration réactionnaire, sans l'ombre de vautour de March pour arrière-plan. Il a tenté de tout corrompre, de tout acheter. Pour lui, comme pour tous ceux qui ont voulu lui rassembler, il n'est pas d'homme ni de femme qu'on ne puisse s'acheter : il suffit d'y mettre le prix. Il paya certains sans doute fort cher. Disons tout de suite, pour l'honneur de l'espèce humaine et du conglomérat ibérique en particulier, qu'il en trouva heureusement beaucoup d'autres qui ne se laissèrent pas acheter. Mais il se vengea sur eux de toutes les façons, ne s'arrêtant devant la calomnie ni devant le crime politique.

« Le dernier pirate » est mort. Reste la vaste dinastie des March, ses descendants légitimes et illégitimes, et tout l'univers de financiers qu'il créa et qui va lui survivre. Ceux-là, d'ailleurs, n'ont ni le génie des affaires, ni la sombre grandeur de l'ancêtre et du chef qui vient de s'éteindre.

Un jour viendra où la haine accumulée contre ce fils de pêcheur à qui l'argent donna le pouvoir de faire et de défaire régimes, forces politiques, destinées individuelles et collectives, rétablira peut-être l'équilibre et appliquera la justice immanente, rendant aux pauvres qu'il avait fait, comme Don Juan de Robres, ce que thésaurisa ce milliardaire et qu'il n'a pu emporter avec lui.

Vanitas vanitatum ! Pour cela, pour cette fin misérable, de vieille charogne pourrie, que personne ne pleure aujourd'hui — surtout pas ses héritiers — il lutta, se démena et ne s'arrêta devant rien. Imaginer que le remords ait pu le tourturer, que le souvenir de ses victimes, la conscience du mal qu'il avait fait, ait pu le hanter durant ses dernières nuits, serait trop beau.

Mais cet accident, cette mort sur un lit d'hôpital, cette faim qui le tenaillait, sont comme un symbôle et un châtiment.

Frédérica MONTSENY